



u. leizos.

Action

CAHIERS INDIVIDUALISTES DE PHILOSOPHIE ET D'ART

PREMIÈRE ANNÉE — NUMÉRO 1
FÉVRIER 1920

DIRECTEURS :

FLORENT FELS et MARCEL SAUVAGE

18, rue Feydeau

PARIS

SOMMAIRE :

La Conception stendhalienne du Héros : Julien Sorel	Gabriël Brunet	Éloge de Landru	Georges Gabory
Entrepôt Voltaire	Max Jacob	L'Harmonie des Mouve- ments.	Florent Fels
Le Bal du « Rector »	Marcel Millet	Notes sur la Patoghénie	Blaise Cendrars
Première Chambre du Mu- seum Criminel du policier Laitance	André Salmon	Les Arts	Maurice Raynal
Un donneur d'illusions « Plantin »	Christian	La Musique	Leigh Henry
		Mémoires d'un Marin	Georges Gabory

Dessin au pochoir de A. GLEIZES :: Bois et dessins originaux
de GALANIS et L. DE LA ROCHA

Le N° : ≡≡≡

FRANCE : 3.-- francs.

ÉTRANGER : 3.50 »



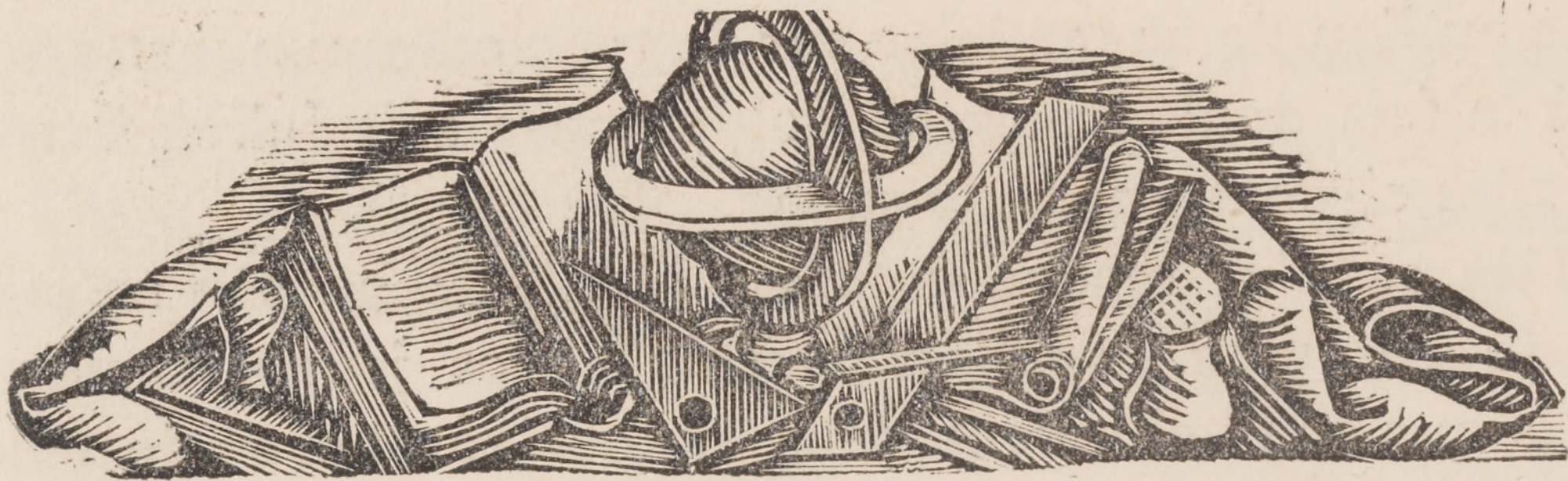
≡≡≡ L'An :

FRANCE : 30.-- francs

ÉTRANGER : 35.-- »

Dépositaire pour la Suisse : W. S. KUNDIG.

» » » Belgique :



La Conception stendhalienne du Héros : Julien Sorel

Épris des grands caractères ; tout pénétré de l'esprit de la Renaissance italienne, c'est à dire de l'époque où la valeur individuelle justifiait tout ; contempteur de l'homme soumis à l'opinion et dénué d'originalité tel que le forme trop souvent la vie sociale ; il semble bien qu'en Julien Sorel, Stendhal ait exprimé les principaux traits du type d'homme auquel allait son admiration. En ce beau jeune homme à l'âme indomptable et fière, il s'est évidemment complu. A ses yeux, il était le *Héros*, c'est à dire l'homme qui, né différent de la multitude, incarnant en lui un type exceptionnel et supérieur d'humanité, marche audacieusement vers la vie pour conquérir de haute lutte la grande destinée rêvée dans le secret de son cœur.

* * *

Le grand trait de caractère qui chez Julien Sorel domine et conditionne tous les autres, c'est *l'exaltation de la personnalité*.

Avoir une personnalité est une grande singularité dans la vie. C'est résister à l'emprise du milieu, c'est refuser de ressembler aux « autres », c'est se condamner à être toujours et partout l'être *différent*.

Cette sensation d'être *différent* par le fait qu'on est soi-

même au lieu de se modeler sur le type commun, cette sensation à la fois douloureuse et voluptueuse suit Julien à travers toutes les circonstances de sa vie.

Dès sa plus tendre enfance, ce fils de paysan ne se sent rien de commun avec ses parents et ses jeunes camarades. Tandis que ceux-ci vivent dans un horizon borné de convoitises mesquines, Julien rêve aux beaux dragons de l'armée d'Italie en marche vers la gloire, à la destinée sur-humaine de Napoléon et son imagination s'exalte en des rêves héroïques.

Précepteur des enfants de M. de Rénal, placé dans un milieu provincial distingué, la sensation d'être *autre* le suit toujours. Tous les jugements qu'il porte dans l'intimité de son cœur sur les gens et les événements sont diamétralement opposés au sentiment général. « Une action lui semblait-elle admirable, c'était celle-là précisément qui attirait le blâme des gens qui l'environnaient ».

Plus tard, au séminaire, Julien subit l'âpre supplice de l'homme que sa puissante originalité exile au milieu du monde où les circonstances l'obligent à vivre. Là encore, « il ne pouvait plaire, il était trop différent ». Et par le fait que « différence engendre haine », le milieu où doit vivre Julien représente pour lui *l'ennemi*.

Le voici maintenant secrétaire de M. de la Mole en ce Paris aux somptuosités duquel il a tant rêvé. Ce monde raffiné où la fortune l'a conduit va-t-il enfin séduire cet « homme de rien » ? Julien étonné et enchanté va-t-il s'efforcer de devenir le parfait homme de société dont les élégantes manières s'achètent au prix de l'effacement de toute personnalité ? Nullement. Il reste celui dont l'originalité fait contraste. M. de la Mole en fait rapidement la remarque : « Les autres provinciaux qui arrivent à Paris admirent tout, pensait le marquis, celui-ci hait tout ».

Du fait de se sentir différent au fait de se sentir *supérieur*, il n'y a qu'un pas, Julien le franchit rapidement.

Chez Julien Sorel comme d'ailleurs chez la plupart des hommes supérieurs, la conscience de la supériorité ne repose pas sur les faits mêmes, n'est pas le résultat de l'expérience. Elle est une intuition, une idée innée qu'ils apportent dans le monde avec eux. Julien bien jeune encore, assiste à une conversation des notables de Verrières. Instinctivement, la conscience de sa supériorité lui fait dire à chaque opinion émise : « Quels sots » ! « Le plaisant avec tant d'orgueil, c'est que souvent il ne comprenait absolument rien à ce dont on parlait » !

Dans l'orgueilleuse conscience de sa supériorité, Julien puise une qualité inhérente à toutes les grandes individualités : la *confiance en soi*. Il pense que s'il eût vécu sous Napoléon en un temps où la valeur personnelle était estimée, il eût connu une noble destinée : « Vingt ans plus tôt, un *homme comme moi* était tué ou général à trente-six ans ». Avec une telle foi en sa valeur, les conseils des autres hommes sont inutiles à Julien, leurs lumières lui sont superflues. Par ses propres forces, il veut se frayer son sentier vers la destinée qu'il juge devoir être la sienne. « Mon petit Julien, dit Mathilde de la Mole ...n'aime à agir que seul » et elle admire cette belle confiance grâce à laquelle il n'a jamais « la moindre idée de chercher de l'appui et du secours dans les autres ».

Agissant seul, notre héros croit à son pouvoir presque absolu sur les événements. Il lui semble que les événements de notre vie sont l'image même de notre caractère et qu'autour d'une âme héroïque, tout se fait héroïque pour peu que l'occasion soit favorable. « Le jeune paysan ne voyait rien entre lui et les actions les plus héroïques, que le manque d'occasion ». C'est parce qu'il croit à son pouvoir sur les événements que Julien prépare des plans de campagne, de savantes manœuvres

pour toutes les grandes actions qu'il s'oblige à tenter. Courtise-t-il une femme ? Au lieu de compter sur le charme de beauté singulière qui émane de sa personne, au lieu d'un abandon naïf et gracieux, il veut contraindre les faits à se dérouler selon le rythme qu'il a fixé. Et dans cette opinion, il entre beaucoup d'illusion car si Julien réussit, c'est souvent pour des raisons tout à fait étrangères à ses combinaisons profondes. Parfois même, ses manœuvres préparées à l'avance lui font perdre l'esprit d'à-propos, la souplesse d'adaptation nécessaires en face de l'imprévu ; mais ce que nous voulions montrer, c'est que Julien croit qu'il peut être *l'artisan de sa propre destinée* et qu'il est capable d'exercer une sorte de fascination sur les événements.

Aux grandes individualités qui veulent sauvegarder leur originalité, le destin réserve toujours la douloureuse volupté de la *solitude morale*. Le Moïse de Vigny module harmonieusement l'éternelle plainte de l'homme exceptionnel :

Hélas, je suis, Seigneur, puissant et solitaire.

Julien se sent trop « différent », des autres hommes pour qu'il soit capable de sympathie. S'il est parfois sensible aux marques d'une sincère amitié, son âme à lui se donne bien peu. Lorsqu'il est précepteur, les enfants « l'adorent », lui « ne les aime point ». Julien est l'insympathique, l'incommunicable, celui qui jamais ne se donne, qui jamais ne connaît la douceur des épanchements et la tendre joie d'une intime amitié. « Je suis insociable » dit-il lui-même. Dans la solitude, la jeunesse de Julien connut ses uniques charmes. En elle il se réfugiait, en elle il se donnait à ses rêves grandioses, en elle il oubliait le monde et les entraves qu'il dresse contre le Héros ! A Verrières, il « ne parle à personne » et mène une « vie solitaire toute d'imagination et de méfiance ». Un jour, il s'abstient de chez M^{me} de Rénal pour aller voir son ami Fouqué. Julien trouve

une étrange joie à s'attarder dans les montagnes, car « il n'était pressé de le voir, lui ni aucun autre être humain ». Pas un instant, il ne songe à M^{me} de Renal dont il vient de faire la conquête et qui l'aime de toute son âme naïve. Ce qu'il savoure voluptueusement, c'est le divin bonheur de se sentir seul, de s'appartenir vraiment. « Je suis libre » s'écrie-t-il avec ravissement et en cet instant seulement, bien loin de tous les hommes, seul sous le vaste ciel, Julien se livre « au plaisir d'exister ».

Une individualité aussi puissante que celle de Julien Sorel n'accepte qu'en frémissant le joug social. En lui seul, il prend sa règle de conduite. Aussi est-il totalement *affranchi de l'opinion*. Les jugements que les autres hommes peuvent porter sur lui-même et sa conduite, il les considère comme non avenus. « Mon cœur est placé dans une sphère trop haute pour être atteint par leurs petites marques de dédain ou de faveur ». C'est toujours avec une âme dédaigneuse qu'il songe à ce que l'on peut penser de lui : « Que m'importent les hommes et leurs plates simagrées » ? dit-il à M^{me} de Rénal ? Lorsque dans sa prison, son ami Fouqué et Mathilde de la Mole tentent de lui faire part des bruits réconfortants qu'ils apportent de l'extérieur, Julien les arrête d'un geste : « Que m'importent les autres ? Mes relations avec les autres vont être tranchées brusquement. De grâce, ne me parlez-pas de ces gens-là ».

Affranchi de l'opinion, Julien l'est encore de toutes les *traditions reçues*, de toutes les idées unanimement acceptées. Dès qu'il s'agit d'un grand dessein à exécuter, il voit les choses par delà le Bien et le Mal. Un jour, parlant à Mathilde de Danton, ce grand caractère qu'il admirait même dans ses fautes, il lui pose cette question : « L'homme qui veut chasser l'ignorance et le crime de la terre, doit-il passer comme la tempête et faire le mal comme au hasard ? » Pour lui la réponse n'était pas douteuse.

Il est à tel point affranchi des conventions morales qu'il en arrive à choisir l'hypocrisie comme l'arme la plus efficace dans la triste et prosaïque époque où le hasard l'a fait naître. Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est que cette hypocrisie n'appartient pas au « moi profond » de Julien. L'hypocrisie lui est imposée par une société qui ne permet pas à un homme pauvre d'être lui-même, d'avoir une manière propre de penser et d'agir différente de celle fixée par les traditions. Dans le monde tel qu'il apparaît à Julien, dans ce monde impitoyable pour l'homme qui, sans naissance et sans argent, se permet d'avoir une âme extraordinaire et de revendiquer dans l'ordre social le rang qui lui est naturellement dû, la dissimulation est le seul moyen de ne pas périr. « Hélas, dit Julien avec amertume, c'est ma seule arme »... « Ma vie, dit-il encore, n'est qu'un tissu d'hypocrisies parce que je n'ai pas mille francs de rente pour acheter du pain ». Chez cet homme qui sait par cœur le rôle de Tartufe, il existe en réalité une passion foncière pour la vérité. Un mot jailli naïvement du cœur, un mot illuminé de sincérité l'attendrit jusqu'aux larmes. « J'ai aimé la vérité » se dit-il à lui-même en son ultime examen de conscience. Mais Julien constate hélas que ce sont de tout autres notions que celle de vérité qui servent de base à la société de son temps ! Lorsqu'il regarde autour de lui, il voit toutes les situations avantageuses entre les mains de gens qui les ont obtenues par le hasard heureux de la naissance ou d'utiles relations. Nulle place pour le vrai mérite. Julien né plébéien, doué d'une exceptionnelle valeur se dresse contre son époque. Il est « l'homme malheureux *en guerre avec toute la société* ».

Face au monde hostile. Julien n'en maintient pas moins comme règle de conduite la loi qu'il trouve en lui-même. La loi de Julien, c'est le développement de sa personnalité. Nous arrivons ainsi à un second grand trait de caractère de Julien

Sorel conçu comme Héros à la manière stendhalienne, à savoir le *désir d'ascension*.

* * *

Dès sa plus tendre enfance, sous des dehors délicats et presque féminins, Julien Sorel porte en lui « l'inébranlable résolution de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune ». « L'ambition est l'essence même de son existence ». Bien que né dans la classe la plus méprisée de la population, aucune situation ne lui paraît trop élevée pour sa valeur. Ce désir d'ascension est à l'état d'idée fixe, de passion exaltée. « Chez cet être singulier, il y avait tous les jours tempête ».

Ses rêves ambitieux, il les entretient par la lecture du Mémorial de Sainte Hélène et par le *culte de Napoléon*. Il s'enthousiasme en face de l'ascension extraordinaire de Napoléon vers les hautes cimes parce qu'en la destinée de Napoléon, il voit l'image de sa destinée propre telle qu'il la désirerait. L'histoire de Napoléon l'affermite dans ses desseins ambitieux parce qu'elle les montre moins distants de la réalité. Partir de rien pour arriver à une situation des plus grandioses, cela n'est pas un impossible rêve, cela n'est pas du domaine de la chimère puisque cela s'est réalisé au moins une fois. Mais sous la Restauration, les circonstances ont bien changé. Plus de belles occasions, plus de brillantes perspectives d'avenir pour les âmes de Héros. Si peut-être ! Et Julien éprouve une des grandes joies de sa vie lorsqu'il entrevoit le moyen de réussir comme Napoléon. Ce moyen, ce n'est plus dans le fracas des batailles qu'il faut chercher, mais en une époque d'hypocrisie morale, c'est en embrassant la vie religieuse. Julien projette donc de se faire prêtre. Il est vrai que les circonstances allaient lui imposer une tout autre vie en le faisant secrétaire de M. de la Mole. Quoi qu'il en soit, l'ombre de Napoléon domine toute

l'existence de notre Héros. Il s'en ira vers la vie comme à une bataille où il doit vaincre ou mourir. Sa destinée sera celle d'un *Conquérant*.

Ce qui est extrêmement curieux, c'est la nature de l'ambition de Julien. Avec une inexorable volonté, il va marcher vers la conquête des biens extérieurs et cependant, il ne les désire pas pour eux-mêmes. Les richesses ? les Honneurs ? Il les méprise ! Est-il poussé vers les femmes par l'idée du plaisir qu'il éprouvera auprès d'elles ? Nullement ! « Il méprisait les femmes et tous les sentiments tendres ». Veut-il en conquérant honneurs et richesses s'imposer à l'admiration des hommes ? Nullement ! Son mépris de l'opinion est total. La vie même, condition de toutes les jouissances, il n'y attache pas grande importance. Il la joue avec un parfait détachement et dans les plus minces occasions. En pleine jeunesse, il la quitte de son plein gré, à tel point que l'abbé Frilair qualifie de suicide la mort vers laquelle il marche avec une hautaine sérénité.

Ce n'est donc pas le désir de la jouissance qui pousse Julien vers la conquête des choses extérieures. Il n'est pas l'ambitieux jouisseur. Tout autre est son ambition. S'il recherche les biens extérieurs, c'est pour se donner à lui-même le spectacle de l'ascension de sa personnalité par la conquête d'objets placés haut dans l'estime des hommes. Les choses conquises sont les témoins de la croissance de son moi. Son rêve intime, c'est de *dominer les choses sans les désirer*. Le processus selon lequel il voudrait voir se dérouler sa vie, ce serait l'ascension vers des sommets de plus en plus élevés jusqu'au moment où arrivé dans l'air glacé des cîmes, il pourrait dominer de haut les choses et les hommes en étant totalement détaché d'eux. Un jour, où il erre dans les montagnes, il voit lucidement la nature de son ambition :

« Julien debout sur son grand rocher, regardait le ciel,

» embrasé par un soleil d'août. Les cigales chantaient dans le
» champ au-dessous du rocher ; quand elles se taisaient, tout
» était silence autour de lui. Il voyait à ses pieds vingt lieues
» de pays. Quelque épervier parti des grandes roches au-dessus
» de sa tête, était aperçu par lui, de temps à autre, décrivant
» en silence des cercles immenses. L'œil de Julien suivait ma-
» chinalement l'oiseau de proie. Ces mouvements tranquilles et
» puissants le frappaient ; il enviait cette *force*, il enviait cet
» *isolement*.

« C'était la destinée de Napoléon, serait-ce un jour la
sienne » ?

Ainsi, *s'élever sans cesse pour arriver à la grandeur dans
l'isolement*, tel semble bien être le but de Julien Sorel.

Par là, nous arrivons à mieux comprendre son attitude
envers les autres hommes. Nous l'avons vu haïssant et mépri-
sant. Mais la haine qu'il lui arrive de porter à ceux qu'il ren-
contre sur son chemin présente un tout particulier caractère.
Il haïssait par exemple M. de Rénal dont il éduquait les en-
fants. Mais cette haine n'est pas la haine mesquine par laquelle
il poursuit de sa rancune un individu. « S'il eût cessé de voir
M. de Rénal, en huit jours, il l'eût oublié, lui, son château, ses
chiens, ses enfants et toute sa famille ». De même que Julien
replié sur lui-même, n'a pas le don de la sympathie qui s'atta-
che à un individu, il n'a pas non plus le don de l'antipathie qui
s'attache à un individu. Sa haine pour M. de Rénal « n'avait
rien de personnel » pas plus que ses autres haines. Il hait cer-
tains individus à titre de symboles d'un ordre de choses bles-
sant pour lui. Ce qu'il hait en M. de Rénal, c'est « le repré-
sentant de tous les riches et de tous les insolents de la terre ».
Mais dès qu'à ses yeux, ceux qu'il hait perdent leur valeur
symbolique, sa haine tombe par là-même. C'est qu'au fond,
pour Julien comme pour tous ceux qui portent en eux un

grand dessein à l'état d'idée fixe, les « autres » n'existent pas en tant qu'individus. La forte parole de Nietzsche pourrait s'appliquer très exactement à Julien :

« Un homme qui aspire à de grandes choses regarde tous ceux qu'il rencontre sur sa route soit comme *moyens*, soit comme *causes de retard* et comme *obstacles*, soit encore comme des *repositoires* où il s'arrête momentanément ».

Emerson prétend que le héros doit se comporter dans le monde « comme si à l'exception de sa personne, toutes choses n'étaient qu'étiquettes et phénomènes ». La conduite de Julien est entièrement conforme à ce principe.

C'est en étudiant le rôle de Julien séducteur que nous allons voir en son fond la nature de son ambition.

Ce n'est pas le désir qui le pousse vers les femmes. Lorsque la tendre M^{me} de Rénal malgré ses scrupules se laisse aller au charme de l'amour, lorsqu'elle se fait prévenante et humble devant lui, voici la pensée intime de Julien : « Quoi, se disait-il, pas même cinq cents francs de rente pour terminer mes études ! Ah, comme je l'enverrais promener » ! Lorsqu'il prend la téméraire résolution de se rendre dans la chambre de M^{me} de Rénal à deux heures du matin, il ne faut pas croire qu'il est poussé par un incoercible désir. Au contraire, « son rôle » de séducteur lui pesait si horriblement, que, s'il eût pu suivre » son penchant, il se fût retiré dans sa chambre pour plusieurs » jours et n'eût plus vu ces dames ». Regardez-le en face des femmes qu'il va séduire. Dans son regard, nulle tendresse : il « observe M^{me} de Rénal comme un ennemi avec lequel il va falloir se battre ». Face à face avec l'altière Mathilde, il voit en elle « un ennemi à subjuguier » ; arrivé à ses fins, quel genre de plaisir goûte Julien triomphant ? Le plaisir des sens compte assez peu pour lui, le plaisir de l'intimité des âmes compte également peu, son plaisir est d'avoir *remporté une difficile Vic-*

toire par la quelle il se sent grandi à ses propres yeux. Julien séducteur n'a rien du jouisseur vulgaire. Le plaisir d'amour de Julien réside dans la conquête d'un être qui lui est supérieur par la beauté, le rang et les manières. Par une telle action, il lui semble que sa personnalité *s'affirme* et *s'agrandit*. Son plaisir d'ambition ne réside pas dans la possession de l'objet poursuivi qui en lui-même importe peu. Ce plaisir est d'ordre intellectuel : il résulte d'une réflexion de Julien *sur la valeur de sa personnalité.*

L'ambition de Julien Sorel n'est en définitive *que la volonté de s'affirmer à lui-même son extraordinaire valeur* par la conquête d'objets difficiles à atteindre et qui, dans l'ordre naturel des choses, ne devraient pas lui revenir.

* * *

Pour faire dans la vie figure de conquérant, pour développer sa personnalité malgré tous les obstacles possibles, il faut s'attendre à de rudes luttes. Il faut donc au Héros une volonté peu commune s'il veut être comme Mirabeau et Danton de ceux qui savent « n'être pas vaincus ». Aussi remarquons-nous chez Julien Sorel un véritable *culte de l'énergie.*

Les instants les plus douloureux de sa vie, ce sont ceux où il doute de sa force de caractère. S'il lui arrive de sentir sa volonté défaillante, si parfois il se sent prêt à quitter la voie héroïque dans laquelle il s'est engagé, aussitôt, il s'adresse les plus durs reproches : « Je n'ai donc pas de fermeté, se disait-il, et c'est là le doute qui lui faisait le plus de mal ». Et c'est avec angoisse qu'il se demande s'il a bien « cette énergie sublime qui fait faire les choses extraordinaires. ».

A ses yeux, il semble que la dose d'énergie révélée par une action soit le critérium véritable de sa valeur morale.

Quelle que soit l'action qu'il accomplit, si elle est d'une belle hardiesse, elle prend pour lui une haute valeur. Reculer devant l'accomplissement d'une action hardie lui semble au contraire une infamie. Il aime le déploiement de force pour lui-même indépendamment de toute question de but à atteindre. Sans aucune utilité, au risque même de compromettre le succès de tous ses desseins, il recherche avec délices les situations risquées, les exploits pleins d'une folle audace. Dans de telles situations, Julien se sent en son élément naturel. Il voudra par exemple, toucher la main de M^{me} de Rénal en présence de son mari, malgré les suites terribles qui en peuvent résulter. Après une nuit passée auprès de M^{me} de Rénal, il quitte seulement sa maîtresse quand le jour est venu : « car il trouve de sa dignité de rentrer exprès au grand jour et avec imprudence ».

Tel Napoléon dans ses manœuvres, Julien va droit à la résolution la plus hardie. Dès qu'il a senti naître en l'âme de Mathilde un sentiment tendre à son égard, immédiatement le plus audacieux projet se présente à son esprit : « Je l'aurai, je m'en irai ensuite et malheur à qui me troublera dans ma fuite ».

Parfois même, il arrive que l'image de l'action hardie s'impose à l'esprit de Julien avec une telle irrésistibilité que d'elle-même, elle se réalise avant le temps de réflexion nécessaire. Mathilde, un jour, outrage Julien, prétendant qu'en se donnant à lui, elle s'est donnée « au premier venu ». Devant un tel affront, l'idée de la tuer se présente immédiatement à l'esprit de Julien ; il se précipite sur une vieille épée appendue à la muraille et peu s'en fallut que son amante n'expiât sa cruelle parole.

Mais à côté de cette énergie impulsive, manifestation d'une nature violente et forte, il y a aussi chez Julien *une forme*

d'énergie pleinement consciente et celle-ci vraiment constitutive de la physionomie du Héros.

La vie n'a de valeur pour lui que si elle est une *affirmation de force*. Ce qu'il admire chez un homme, c'est la fermeté du caractère. C'est pour cela qu'en toutes ses actions, Julien veut se *prouver* qu'il est un *homme fort*. Lorsqu'il a cette preuve, il se sent heureux, il est fier de lui et se répète complaisamment : « J'ai gagné une bataille ». Le résultat atteint ne l'intéresse d'ailleurs pas pour lui-même; sa joie de la victoire, c'est la joie de se sentir *l'agent* de cette victoire, c'est la joie d'avoir manifesté sa puissance. Il lui arrive chez M^{me} Rénal de pouvoir se dire qu'il a gagné deux victoires en une journée, mais une seule est pleine d'attraits pour lui, celle qui résulte de sa force personnelle; l'autre n'étant pas due à ses manœuvres lui apparaît « sans mérite » et comme telle dénuée d'intérêt.

La volonté de se prouver que toujours et partout il est bien un être fort conduit Julien à exécuter des actions vers lesquelles ne le porte aucun élan intérieur, des actions qui sont au rebours de son intime désir et qu'il se contraint à accomplir uniquement parce que de telles actions sont révélatrices d'énergie et que par elles, il s'affirmera sa force. Lorsque Mathilde lui donne rendez-vous dans sa chambre par une nuit baignée d'un limpide clair de lune, Julien est persuadé qu'il s'agit d'un piège et qu'on veut l'exposer à une honte publique. D'autre part, en cet instant, les charmes de la hautaine jeune fille ne le tentent nullement. « Il n'avait pas d'amour du tout ». Son désir profond, ce serait d'éviter le rendez-vous. L'entreprise lui apparaît déraisonnable, destinée à tourner à sa confusion et nulle impulsion de sa sensibilité ne l'entraîne. Julien n'ira donc pas au rendez-vous. Mais alors ce serait fuir devant une entreprise qui réclame de la bravoure ! Une telle pensée suffit à changer toutes les dispositions de

Julien. « Il y a de la lâcheté à ne pas y aller, ce mot décide tout ». Ainsi Julien se rend à son premier rendez-vous avec Mathilde, sans amour, sans désir, sans confiance, avec dégoût même de l'aventure. S'il y va, c'est pour se prouver une fois de plus qu'il est un homme fort, ce qui lui confèrera le droit d'être satisfait de lui-même. « *Si je refuse, je me méprise moi-même dans la suite* ».

Ce n'est donc pas toujours sans luttes, sans efforts que Julien se décide à l'accomplissement des exploits héroïques qu'il caresse dans ses rêves. En Julien transparait souvent la faiblesse, inhérente à la nature humaine. Parfois, il sent sa volonté chanceler et lui, le héros, il connaît la peur. Il a signifié à M^{me} de Rénal qu'à deux heures du matin, il se rendrait dans sa chambre, mais dès qu'il se retrouve seul, il est presque épouvanté de l'audace qu'il vient de montrer. Il sent qu'il n'aura pas le courage d'exécuter ce qu'il a résolu. Qu'un événement imprévu vienne l'empêcher d'exécuter son dessein comme il sera le bienvenu ! De même, lorsque Julien attend l'heure de son premier rendez-vous avec Mathilde, il tremble de tous ses membres et s'abandonne à la peur « sans vergogne ».

Pour être un Héros, Julien doit donc vaincre en lui l'éternelle faiblesse humaine. Il en résulte que le *problème de l'énergie consiste pour Julien en la recherche des moyens qui vont soutenir sa volonté dans les moments de défaillance*.

C'est dans ce but que Julien choisit un *guide idéal* sur lequel ses yeux seront souvent fixés et tout particulièrement dans les moments de faiblesse. Ce guide idéal, ce maître de conduite, ce sera l'homme fort par excellence, celui dont toute la vie fut l'affirmation du plus haut degré de fermeté que puisse posséder un homme, ce guide sera Napoléon.

Avant d'agir, lorsqu'il est nécessaire d'exalter son cou-

rage, Julien lit le Mémorial de Ste-Hélène. Cette lecture est pour lui un puissant tonique, il se laisse pénétrer par la mâle énergie du livre et il se promet d'être digne de celui qu'il reconnaît pour son maître. Ainsi *Napoléon* joue auprès de Julien le rôle qu'il joue encore et jouera toujours auprès des amants de l'héroïque et de l'impossible. Il est le *créateur d'énergie, une source de force à laquelle l'humanité éternellement puisera.*

C'est en cela que l'empereur est toujours vivant et agissant et que par delà la tombe se prolonge magnifiquement son influence.

Lorsque Julien triomphe, lorsque lui aussi vient de gagner « une bataille », par la pensée encore il évoque la grandiose figure du Conquérant. Il lui semble qu'il s'est rapproché de son modèle, il lit ses exploits avec un plaisir tout nouveau et se sent digne de communier avec la pensée du Surhomme.

Parfois, au milieu de circonstances embarrassantes, il hésite sur la résolution à prendre. Sur son chemin, Julien rencontre des occasions de réaliser une vie modeste et heureuse. Il se sent tenté, il est prêt à renoncer à la poursuite de la Chimère, mais alors l'image de Napoléon se présente à son esprit. Qu'aurait-il fait en pareil cas, se demande-t-il, et cette simple question suffit pour ranimer sa volonté de poursuivre des fins grandes et extraordinaires. Fouqué, son ami d'enfance, au cours d'un entretien, lui offre de l'associer à son commerce de bois qui lui rapporte d'assez beaux revenus. Voilà pour Julien une occasion qui pourra lui permettre de s'assurer une vie indépendante et aisée, ou du moins, d'amasser en quelques années un pécule qui l'aidera à se lancer dans le monde. Il se sent prêt à céder. Mais voici que du fond de sa conscience surgit brusquement le souvenir de Napoléon : « Quoi, je perdrais lâchement sept ou huit années ! J'arriverais ainsi à vingt

huit ans ! Mais à cet âge Bonaparte avait fait ses plus grandes choses ! » Et cette raison est péremptoire.

Lorsque Julien a tenté de tuer M^{me} de Rénal pour satisfaire un irrésistible désir de vengeance, l'idée du supplice infamant qui l'attend se présente à son esprit. Il songe alors à se tuer, il accueille cette idée avec sympathie. Mais bientôt sa volonté de faire face vaillamment à l'amertume et aux humiliations des derniers jours le réveille. Car le souvenir de Napoléon vient encore de se présenter. L'Empereur, exilé à Ste-Hélène, tous ses espoirs à jamais brisés, n'a pas cherché à mourir. Il a lutté courageusement contre l'adversité, il a bu jusqu'à la lie la coupe d'amertume. « Napoléon a vécu », se dit Julien. Lui aussi doit donc posséder la volonté de vivre avec fermeté la période d'agonie.

Pour se contraindre à accomplir les projets hardis qu'il conçoit, Julien aime à *poser le problème de l'action sous forme d'un dilemme* auquel il ne peut échapper. En voici un exemple : Tous les soirs d'été, M^{me} de Rénal, son amie M^{me} Derville et Julien lui-même conversaient dans l'ombre jusqu'à une heure tardive. Julien était habituellement assis près de M^{me} de Rénal. Un soir, pendant qu'il parlait, sa main toucha par hasard la main de M^{me} de Rénal. Sur le champ, Julien forme le projet de saisir cette main le lendemain soir et de la garder dans la sienne tout le temps que durera l'entretien. Arrive le moment d'agir. Julien se sent incapable d'exécuter ce qu'il a résolu : sa timidité est trop grande. C'est alors qu'il se pose ce dilemme : « Au moment précis où dix heures sonneront, j'exécuterai ce que, pendant toute la journée je me suis promis de faire ce soir, ou je monterai chez moi me brûler la cervelle ». *Le problème ainsi posé, il n'y a plus de place pour la fuite, il ne me reste plus qu'à agir. A première vue, il peut sembler bien étrange ce dilemme dans lequel s'enferme Julien ! Se brûler la cervelle*

s'il manque de l'audace nécessaire pour saisir la main de M^{me} de Rénal paraît une sanction peu proportionnée à l'enjeu même de l'action. Mais c'est qu'au fond, pour Julien, *l'objet de l'action importe peu*. S'il veut saisir la main de M^{me} de Rénal, ce n'est pas par passion pour cette femme charmante, mais dans le but de se *prouver sa propre force* par un geste des plus risqués. Aussi pour Julien, il n'est pas de petites actions où l'on peut se dispenser d'être beau joueur. Dès qu'une action est susceptible de prouver à Julien la force qu'il porte en lui, si minime que soit le but de cette action, elle doit être absolument accomplie. Si Julien n'avait pas saisi la main de M^{me} de Rénal, il se serait tué, parce qu'à partir de ce jour-là, il aurait eu sujet de douter de sa fermeté, il n'aurait plus eu le droit de croire à sa force. Il saisit donc la main de M^{me} de Rénal et comme celle-ci se soumet, Julien se sent « inondé de bonheur », « non qu'il aimât M^{me} de Rénal, mais un affreux supplice venait de cesser ». Cet affreux supplice c'était le doute sur soi-même, c'était la lutte douloureuse contre sa propre faiblesse.

Mais le moyen le plus efficace par lequel Julien se porte aux grandes actions, c'est par l'idée du « devoir ». Le mot devoir a pour lui un sens tout spécial. L'idée du devoir se présente à son esprit dans les instants de faiblesse pendant lesquels il se sent prêt à abandonner ses projets. Alors en face de la sensibilité défaillante, l'idée de l'action à accomplir se présente sous forme d'un « devoir ». *Le devoir, c'est la résolution héroïque élevée à l'état d'impératif catégorique*. La résolution à accomplir étant devenue un « devoir », Julien s'interdit de la remettre en question ; il se contraint à l'exécuter même si l'état sentimental qui avait dicté la résolution vient à changer, même si au moment d'agir, l'action est dépourvue de tout le charme qu'il s'était préalablement représenté. Julien a décidé

qu'il fallait absolument « que M^{me} de Rénal permît ce soir-là que sa main restât dans la sienne ». *Cette décision, il s'agit de la rendre irrévocable, il faut se lier à elle.* Julien en fait un « devoir ». Dans les instants qui précèdent l'exécution, la faiblesse de Julien reprend le dessus, il voudrait échapper à une décision qui lui pèse : « Que de fois ne désira-t-il pas voir survenir à M^{me} de Rénal quelque affaire qui l'obligeât de rentrer à la maison et de quitter le jardin ». Le combat qui se livrait en lui, c'était le combat « que le devoir livrait à la timidité ». Et si Julien arrive à se vaincre lui-même, c'est en conférant à la résolution prise un caractère d'obligation sacrée. De même, lorsque Julien se rend dans la chambre de M^{me} de Rénal à deux heures du matin, il se sent accablé par une telle action. Et s'il l'accomplit, c'est qu'il se considère comme lié par sa résolution, c'est qu'il obéit à un « devoir ». Et jamais, il ne « s'était imposé une contrainte plus pénible ».

Mathilde ayant affecté une hautaine attitude envers Julien après s'être donnée à lui, celui-ci se prescrit une nouvelle règle de conduite envers son orgueilleuse amante. Quelle que soit l'attitude de cette dernière, il ne lui montrera plus aucune affection. Bientôt Mathilde devant la froideur de son amant sent revenir pour lui sa tendresse première. Un jour, elle lui fait de nouveau les avances les plus vives. Julien est prêt à s'abandonner au charme de l'amour. Il embrasse sa maîtresse, « mais à l'instant la main de fer du devoir saisit son cœur » et il la repousse. Là encore, *le devoir, c'est la fidélité à la résolution prise.* Ainsi, agir par devoir, c'est agir contre le sentiment du moment, pour rester fidèle à une décision préalablement arrêtée.

Par là, Julien Sorel en tant que Héros acquiert une certaine ressemblance avec le *Héros cornélien* dont la grandeur consiste surtout dans l'inébranlable fidélité à la résolution

arrêtée. Mais ce qui diffère, c'est la manière de se résoudre. Le Héros cornélien cherche à se résoudre en toute lucidité d'esprit. Pour cela, il fait taire la voix de sa sensibilité, il analyse, il raisonne, il réfléchit. Après avoir considéré avec sang-froid les diverses manières d'agir, il se décide par un libre choix et la résolution prise l'est définitivement. C'est dans le choix du parti à suivre, choix gros de sacrifices, qu'est l'instant douloureux. Mais une fois décidé, le Héros cornélien sent l'apaisement se faire en lui, il agit avec joie. Se résoudre était pénible, mais agir n'est plus qu'un jeu.

Pour Julien, ce sont des nuances différentes. On peut dire qu'en général, c'est dans la passion, sous l'empire d'un sentiment violent qu'il se décide. Son âme exaltée s'arrête alors à des décisions d'une folle audace. Mais ensuite l'exaltation tombe et l'âme revient à sa faiblesse naturelle. Julien sent qu'il n'est plus à la hauteur de la résolution précédemment prise. Elle le dépasse, elle l'effraie. Il voudrait fuir devant l'exécution. C'est alors que pour éviter un recul, il fait de la résolution audacieuse un « devoir » auquel il doit se soumettre aveuglément. *Le moment pénible, c'est donc le moment de l'exécution.* La résolution au contraire est prise sans lutte intérieure, elle est l'idée héroïque qui s'impose immédiatement à l'esprit, qui est aussitôt acceptée que conçue.

Ainsi Julien conçoit naturellement l'héroïsme mais il ne le réalise souvent que par les moyens de contrainte qu'il s'impose. Il connaît donc les défaillances de volonté et c'est dans de telles faiblesses qu'apparaît l'humanité du Héros. Julien connaît la peur, mais même dans les instants où il s'abandonne à ce sentiment, la résolution est toujours maintenue dans son esprit. S'il éprouve une véritable crise de peur au moment de se rendre dans la chambre de Mathilde, cette peur n'influe pas sur sa manière d'agir. « Comme il était résolu à agir, il s'aban-

donnait à ce sentiment sans vergogne ». Le Héros, en effet, n'est pas l'homme impassible, ignorant de la peur et dégagé de l'humaine faiblesse. *Le Héros est l'homme dont la faiblesse intime ne s'exteriorise pas dans ses actions* et qui dans les instants où son âme est défaillante conserve cependant la volonté de rester fidèle à ses résolutions et de réaliser son idéal.

Comme chez tous les grands caractères, la volonté chez Julien n'est pas seulement puissance d'action, elle est aussi *puissance de renoncement*. La volonté d'un Rodrigue décidant de venger l'honneur de son père implique un renoncement douloureux : l'abandon de tout espoir d'union avec la jeune fille aimée. La volonté d'un Polyeucte allant au martyre est en partie faite du renoncement à un sentiment très fort : l'amour de la jeune femme qu'il vient d'épouser.

Pour ne pas se laisser détourner de la voie qu'il s'est juré de suivre, Julien doit lui aussi savoir renoncer. Précepteur chez M^{me} de Rénal, il pourrait épouser, lui qui ne possède rien, Élisabeth, une jolie fille qui vient de faire un héritage et qui l'aime. L'occasion est tentante : Julien néanmoins sacrifie le bien-être assuré à des rêves peut-être chimériques. Puis, c'est son ami Fouqué qui lui offre de l'associer à son commerce. Julien connaît un instant d'hésitation douloureuse ; Fouqué est un homme qui l'aime sincèrement. Accepter sa proposition, c'est s'assurer une vie indépendante et aisée. Julien est tenté, mais là encore, il sacrifie la certitude de l'aisance pour ne pas trahir « les rêves héroïques de sa jeunesse ». Au séminaire, Julien s'ennuie mortellement. Il lui serait cependant facile d'en sortir et de trouver des emplois qui lui permettraient de vivre dans une médiocrité heureuse. Il pourrait « s'engager », se « faire maître de latin ». Mais Julien renonce rapidement à ces desseins qui le séduisent car s'il les avait exécutés : « alors plus de carrière, plus d'avenir pour son imagi-

nation : *c'était mourir* ». L'homme ordinaire saisit toutes les occasions avantageuses qu'il rencontre sur son chemin. *Le Héros, au contraire, est celui qui, le regard fixé sur son grandiose dessin, préfère échouer totalement dans la vie plutôt que de réussir par l'abandon de son idéal.*

* * *

S'il est une période de la vie de Julien où se révèle pleinement sa nature héroïque, c'est bien dans les jours qui précèdent sa mort.

Les circonstances de cette mort sont singulières. Julien est près de voir se réaliser les rêves les plus fous de sa jeunesse. Enivrée d'amour, l'altière Mathilde n'a plus qu'un désir : devenir la femme de celui qui sur son âme a fait si vive impression. M. de la Mole, son père, après bien des hésitations va consentir. Et voici qu'une lettre de M^{me} de Rénal dictée par son confesseur vient présenter à M. de la Mole, l'âme de Julien comme un abîme de perversité. Alors Julien voit rouge. L'idée de vengeance le pousse comme une force invincible. Et c'est ainsi qu'il tente de tuer, sans y réussir d'ailleurs l'honnête et douce M^{me} de Rénal qui l'avait tant aimé. Sa vengeance accomplie, en pleine jeunesse, de son plein gré, Julien veut mourir. Sa mort n'est pas une *mort imposée, mais une mort voulue*. Julien, en effet, pouvait échapper au châtement de sa criminelle tentative. M^{me} de Rénal, elle-même, fait tout ce qui est en son pouvoir pour le sauver. Mathilde de la Mole n'hésite devant aucune démarche, si répugnante soit-elle, pour conserver la vie à ce précieux amant. Le jury est bien disposé pour Julien, mais, spectacle inouï, alors que tout le monde travaille à le sauver, Julien de lui-même impose le verdict fatal ; lui-même demande au jury la peine capitale, ne craignant pas de revendiquer la pleine responsabilité de son acte, insistant même sur la préméditation.

Mais pourquoi donc Julien veut-il mourir ?

Julien veut mourir parce qu'il a vécu dans un grand rêve dont il tirait toute sa force. Et brusquement, au moment de sa réalisation, le rêve se brise !

Pour une nature de la trempe de celle de Julien, le problème de l'existence se posait avec une lumineuse simplicité : *Ou arriver au but si longuement caressé ou mourir.* Le but étant manqué, Julien ne veut pas recommencer une autre expérience de la vie ; il ne veut pas connaître l'humiliation d'une vie déchue du grand rêve qui lui donnait sa beauté. Il n'a donc plus qu'à disparaître. « Je n'ai plus rien à faire sur cette terre », dit-il avec cette netteté de jugement qu'il porte en toutes choses. Par là, Julien est bien conforme à la notion stendhalienne du grand homme. Pour Stendhal, *le grand Homme est celui qui porte en lui une passion forte pour un objet déterminé, une passion qui dirige dans le même sens tous les actes de sa vie, passion exaltée à tel point qu'on veut posséder l'objet qui a fait naître la passion ou bien mourir.* C'est ce qu'il exprime nettement dans une lettre du 29 janvier 1803 :

« On a de la passion pour un objet lorsqu'on le désire continuellement : on a une passion forte pour le même objet lorsque la vie nous apparaît insupportable sans lui. De là, la conduite de Curtius qui se précipita, à Rome, dans le gouffre ouvert au milieu de la place publique : il préférerait le bonheur public et la gloire à la vie et il se tua.

Pierre Corneille aurait autant aimé ne pas vivre que vivre sans gloire et il fit Cinna.

De même Julien aime mieux ne pas vivre sans réaliser son rêve grandiose. A la suite de son geste meurtrier, il ne peut plus compter atteindre l'objet de son ambitieuse passion : il n'a plus qu'à mourir.

Et puis des réflexions étranges hantent l'esprit de Julien

au cours de ses derniers jours. Derrière l'homme d'action apparaît le penseur. Lui, le merveilleux combattant, le joueur superbe de la tragi-comédie de l'existence, semble maintenant presque réveillé de la vie. Il se réfugie en « vie idéale ». La vie réelle, il semble presque qu'il l'ait épuisée, qu'il en ait exprimé tout le suc et son esprit à grands coups d'ailes s'élève vers les hauteurs du haut desquelles on perçoit la vanité de tous les efforts humains sur notre misérable planète. Il se demande parfois si le but même qu'il s'était fixé n'était pas vain : « il considérait toutes choses sous un nouvel aspect ; il n'avait plus d'ambition ». Dans ses entretiens avec M^{me} de Rénal qui vient le voir dans sa prison, il déplore presque cette « ambition fouguese » qui « entraînaient son âme dans les pays imaginaires ». Et ce doute entré dans l'esprit de Julien sur la valeur du but qu'il poursuivait et qui donnait tout son sens à sa vie peut encore expliquer cette volonté de mourir.

Tous les efforts de Julien tendent alors à vaincre l'instinct naturel qui attache l'homme à la vie. Quelle que soit la dose d'héroïsme mise en une âme par la nature, l'idée de mourir dans la force et la beauté de la jeunesse est une idée difficile à regarder en face. La faiblesse humaine se manifeste parfois en Julien ; l'instinct de conservation domine la volonté et alors Julien « pleure de mourir ». Mais son âme forte sait dompter la faiblesse de la chair ; il cherche à regarder sans trembler la face horrifiante de la mort et à adapter son âme à l'idée du total anéantissement.

Il s'affranchit d'abord du sentiment de honte qui accompagne l'idée d'une mort déshonorante. Ne s'est-il pas depuis longtemps élevé au dessus des jugements de l'opinion ?

Puis il cherche à se persuader que sa mort doit être acceptée comme nécessaire et juste. « J'ai voulu tuer, je dois être tué ? » Mourir, c'est donc pour lui « solder son compte envers l'humanité ».

Parfois aussi, il assimile sa mort à un « duel à issue malheureuse ». Sied-il à un homme digne de ce nom de s'effrayer à l'idée d'un duel ? « Quoi donc, se disait-il, si dans soixante jours, je devais me battre en duel avec un homme très fort sur les armes, est-ce que j'aurais la faiblesse d'y penser sans cesse, et la terreur dans l'âme ? » Sa mort est-elle autre chose que l'épilogue de ce duel qu'il soutint seul contre la société ?

D'autre part, le monde que Julien va abandonner, vaut-il la peine d'être regretté ? Julien répond non sans hésiter. Sous les beaux noms de droit et de justice se cache la lutte sans merci et sans scrupules pour l'existence. « Les gens qu'on honore ne sont que des fripons qui ont eu le bonheur de n'être pas pris en flagrant délit. »

La vérité, nulle part, Julien ne l'a rencontrée. Hypocrisie partout :

« J'ai aimé la vérité... Où est-elle?... Partout l'hypocrisie ou du moins charlatanisme, même chez les plus vertueux, même chez les plus grands ».

Face à face avec la mort, le Héros n'a donc pas à s'amollir en vains regrets : le monde qu'il quitte n'en vaut pas la peine. Et puis il est soutenu par l'idée qu'il n'a aucun reproche à s'adresser sur la manière dont il a conduit sa vie. Et c'est là la consolation suprême de Julien. Sa vie a été ce qu'elle devait être. Car sa vie a eu un sens : elle n'a pas été quelque chose d'incohérent et de flottant, mais au contraire, elle forme un tout harmonieux qui a eu sa beauté. Julien s'était créé une ligne de conduite un « devoir et à ce « devoir », il est toujours resté fidèle :

« ... je n'ai pas vécu isolé sur la terre ; j'avais la puissante idée du devoir. Le devoir que je m'étais prescrit à tort ou à raison... a été comme le tronc d'un arbre solide auquel je m'appuyais

pendant l'orage ; je vacillais, j'étais agité. Après tout, je n'étais qu'un homme,... mais je n'étais pas emporté ».

Dans ce tête-à-tête avec la mort, reste un dernier sujet d'angoisse qui fait d'elle « le roi des épouvantements ». C'est le problème de l'au-delà, de l'Inconnu plein d'effroi. L'esprit de Julien s'élançait alors vers les spéculations philosophiques les plus hautes.

Ce qui rend la mort épouvantable, c'est notre ignorance à son sujet. Nous nous effrayons en sa présence parce que nous ne la comprenons pas. Et cela tient à la faiblesse de nos moyens d'investigation. La mort sans doute, n'est qu'un phénomène parmi les phénomènes et celui qui pourrait la comprendre n'y verrait probablement rien que de fort simple :

« Un chasseur tire un coup de fusil dans une forêt, sa proie tombe, il s'élançait pour la saisir. Sa chaussure heurte une fourmilière haute de deux pieds, détruit l'habitation des fourmis, sème au loin les fourmis, leurs œufs... Les plus philosophes parmi les fourmis ne pourront jamais comprendre ce corps noir, immense, effroyable ; la botte du chasseur, qui tout à coup, a pénétré dans leur demeure avec une incroyable rapidité, et précédée d'un bruit épouvantable, accompagné de gerbes d'un feu rougeâtre.

... Ainsi la mort, la vie, l'éternité, choses fort simples pour qui aurait les organes assez vastes pour les concevoir ».

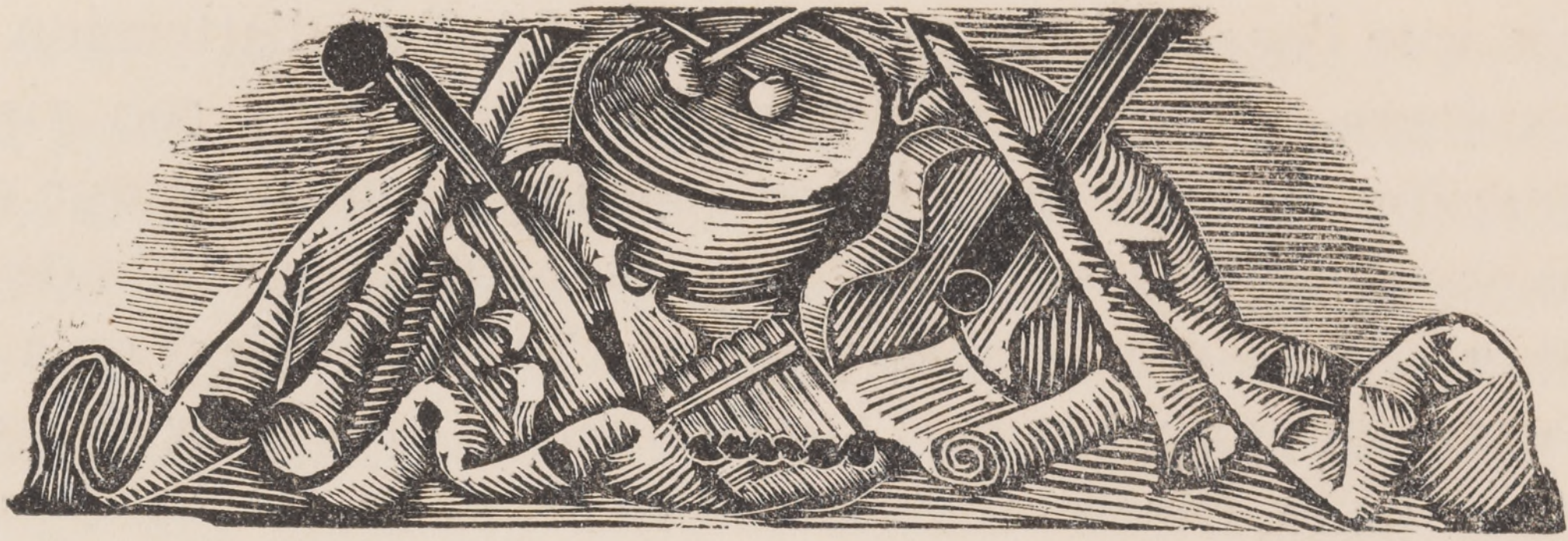
La mort n'a donc rien au point de vue philosophique qui puisse effrayer le Héros. *L'horreur de la mort n'est faite que du sentiment d'effroi devant notre propre ignorance.* Et cette pensée fait pénétrer dans l'âme de Julien une grande sérénité.

Une fois qu'on s'est adapté à l'idée de la mort, le plus difficile est fait. *Mourir doit être pour le Héros l'occasion d'une suprême affirmation de sa force.* Julien rêve d'aller à la mort comme à un triomphe. Il rêve de mourir en beauté en jetant

dans sa marche à l'échafaud, des pièces d'or à la foule. S'il renonce à ce geste théâtral, il se sent néanmoins fier à l'idée que personne ne pourra voir sur son visage la moindre trace de faiblesse. « Aucun œil humain ne verra Julien faible d'abord parce qu'il ne l'est pas ». Il est si maître de lui le dernier jour que pendant le trajet vers l'échafaud, « marcher au grand air » est « pour lui une sensation délicieuse ». Et à l'âge de vingt-trois ans, dans la splendeur de sa jeunesse, l'âme sereine, Julien couronnait par une mort triomphale une brève et radieuse existence qui, sans doute, n'avait pas été consacrée, à la vertu telle que la définissent généralement les humains, mais qui dans ses beautés comme dans ses fautes, fut presque toujours parfumée d'héroïsme.

GABRIEL BRUNET.





Entrepôt Voltaire

I.

Quelle idée ça a-t-il ça ? c'est vrai ? « Quand vous resterez là à me regarder deux heures à vos yeux bêtement... lisez les notes, Perigueux ! : « en réponse à votre avis du 12 courant nous avons l'honneur de vous informer que n'ayant pas fait la commande des cent douzaines de biblorapts nous vous les renvoyons ce jour ! » Et maintenant, regardez Lille : Entrepôt Voltaire à Lille : « Nous sommes surpris de n'avoir pas reçu les cent douzaines de biblorapts ». C'est encore une blague de vous ! Il n'y a pas de ci et ça. J'ai les preuves là ! Ah ! vous pouvez dire que vous êtes bien heureux d'être protégé par les patrons, vous ! Vous avez fait tout ce qu'il fallait pour qu'on vous envoie baguenauder ailleurs avec vos petits tours de jarnac à la graisse d'oie. Allez, compter les encriers inversables : vous devez en trouver dix huit cent...

Les vieux de la manutention qui endossent les injures et les crochets de paquet le surnommaient « Couenne de Lard ». Le gaillard du treuil qui tourne montre en main autour de son instrument, espérant que son pied deviendra le plus alerte du commerce parisien et sera proclamé tel au champ de course le surnommait « l'Albinos ». On l'appelait Mr Léonce, il s'appelait Moireau : c'était le sous-chef d'un Rayon de Li-

brairie que j'occupai de mes sottises. L'effort d'attention que son écriture exigeait de la myopie, arrêta sur son visage, l'expression de ses colères et ses repos n'y laissaient que celle de sa bonhomie. La protection des patrons sans doute me valait la sienne et sa considération. Plus volontiers qu'à mes égaux du Rayon : Louis dit « Boniche » et Victor dit « La Dent », il me confiait son admiration pour les acteurs du Théâtre Français, d'une voix que l'émotion baissait ou pour les humoristes des journaux, son souriant mépris pour les autres collaborateurs.

Certains employés avaient l'air servile, coquets et conquérants. Nous l'avions tous humilié à l'ordinaire, il l'avait plutôt boudeur et certains jours il n'avait même pas cet air là. Alors les petites jambes rapides qui, le long du boulevard Voltaire portaient son vaste corps à la pension de la rue Béranger, semblait en avoir absorbé toutes les forces et celles de sa figure rose. A ses père et mère, rue du Pré St-Gervais, il ne montrait jamais d'autre humeur que celle de n'en avoir aucune.

Les quartiers de Paris qui furent des villages en ont conservé les maisons : dans les chambres des demeures qui connurent le délassement estival des princes, habitent différents ménages d'ouvriers. Le mobilier Louis Philippe des parents de Léonce Moireau emplissait un rez-de-chaussée. Là une vieille femme courbée et fureteuse soucieuse, administrait chaque mois les deux cents francs qu'apportait son fils et soignait son époux, un cuirassier de 1870, à demi paralysé. Deux maraichères luisantes de bijoux, de santé, et de pommades se distraient le dimanche du travail des potagers de Pantin en maniant des cartes à jouer devant la famille Moireau.

Ce n'est pas pour l'émotion du lecteur que j'ai parlé de mes grotesques étourderies; on verra qu'elles n'étaient pas

toutes de mon fait et que celles de Moireau eurent des suites. Mon passé d'étudiant studieux; de journaliste mêlé à toutes sortes d'élites par les circonstances, mondain par goût et assez éclatant par tempérament, m'offrait d'ailleurs par le contraste avec une situation bien nouvelle pour un jeune bourgeois des détails plus capables de le toucher que les ahurissements d'un « bleu » des magasins. Oh ! la laideur des femmes des faubourgs quand on n'a pas l'âge de la pitié ! La grossièreté des hommes ! et ne pas s'en choquer ouvertement pour ne pas le faire de ceux avec qui l'on doit vivre. Celui qui ne m'abandonna pas pendant mes malheurs avant que les siens le prissent à un ami et à l'étude P. P. dont le pinceau est devenu un instrument de gloire, s'il se rappelle l'épouvantable regard dont nous fixâmes un soir, du haut d'une fenêtre d'hôtel la chaussée du Boulevard Voltaire n'aura pas la force de sourire au souvenir du fiacre qui m'emporta vers les faubourgs bien loin de mon appartement du quai aux Fleurs et soutenus par nos genoux, un tub et ma lampe, la même qui éclaire ce papier, au souvenir du dîner de poisson pourri et de saucisson gazeux que nous fîmes debout, rue de la Roquette.

Le chef du rayon « Librairie » de l'Entrepôt Voltaire était Mr Ligier ; on disait qu'il était plutôt celui de la Police Intérieure parce qu'on le rencontrait moins souvent dans son bureau que dans ceux de ses collègues et qu'on ne l'aimait pas. Il avait le nez, les cheveux et les yeux retroussés, des yeux bleus en boule, la tête petite, la taille grande. Avec les sous-ordres il cherchait des accents faubouriens et les trouvait facilement dans de récents souvenirs familiaux. Avec les supérieurs sa voix d'une amabilité gouailleuse dissimulait sa platitude comme son rire le faisait de sa pensée avec tous. Des qualités de ténor léger que j'avais découvertes un jour que se croyant seul il donnait au bout d'une cavatine et sans

détoner le nom de l'ut dont il avait manqué le timbre — ainsi que la satisfaction de ses ambitions n'avaient pas apaisé ses haines sociales; une maladie des reins, un beau-frère récidiviste du vol, la vue quotidienne du puissant administrateur de l'établissement les excitaient. Les grades de l'Entrepôt Voltaire étaient dus plutôt à la faveur qu'au mérite ou à l'âge, et bien que les délations de Mr Ligier lui eussent valu celle de Mr Pompe l'administrateur, l'utilité qu'il avait ainsi prouvée empêchait qu'on lui en cherchât d'autres. Ses légitimes colères se calmaient ou non le soir dans les salles, où les mêmes opinions se réunissent pour s'approuver, le jour par des projets que sa conversation badine ne laissait pas apercevoir contre les jeunes bourgeois riches dont la maison était farcie. Je ne pouvais échapper à sa haine; plus mon incapacité était évidente, plus la protection qui la couvrait paraissait telle et l'indisposait, mais ah ! que ne lui aurait pas fait craindre une valeur de commerçant jointe à mon avantage.

Le jeune Mr Pompe, administrateur de l'Entrepôt Voltaire aussi soucieux d'enrichir son esprit que son coffre-fort, pour suppléer à l'expérience des hommes qu'il sentait confusément lui manquer écoutait les nouvelles de Mr Ligier comme il le faisait des nouvelles commerciales apportées chaque matin par les chefs de service dans son cabinet monastique. L'Université avait donné un grand garçon barbu et socialiste au haut commerce qui l'habillait bien commençait à l'engraisser noblement et à le corrompre. Il était trop juste pour me détester comme créature des actionnaires puisqu'il en était une lui-même et trop honnête pour tolérer que je ne méritasse pas les faveurs comme il savait le faire. Le machiavélique Ligier connaissait Pompe et la manière de l'irriter contre moi. On avait changé le lieu, le genre et la direction de mes occupations sans le faire des siennes en ce qui me concernait. Il

lui disait : « Il est rigolo tout plein le petit ami de ces messieurs ! Ah ! il les cloue au rayon L ! il chante ! il fait des caricatures ! Bah ! ça distrait ».

Oui ! on chantait au rayon L ! Ah ! ma pauvre chanson ! Mr Ligier ! il m'en souvient, c'était... mais non... je vais m'attendrir je ne l'ai jamais entendue depuis sans larme ! J'avais la faiblesse de demander à mes égaux un peu de la sympathie que me refusaient mes supérieurs. Les chansons unissent ; celles de l'Entrepôt étaient celle du concert Ba-Ta-Clan, mais non celles de mon éducation scolaire. Dans ma mémoire péniblement à l'heure du déjeuner, le long du Boulevard Voltaire, j'en avais mis une, que je sortis négligemment en déroulant de la toile. Quand aux caricatures, j'avoue... j'avoue, Mr Ligier que ma plume avait appris à trouver dans les mêmes traits, votre ressemblance et celle d'un chat-huant, et que ce petit talent, me donnait de l'estime aux dépens de celle qu'on vous devait.

Cependant mon absence n'arrêtait pas les erreurs du Rayon Librairie et les lettres des succursales suzeraines de l'Entrepôt apportaient chaque jour leurs plaintes. L'occasion de la vente des calendriers au nouvel an avait échappée à Périgueux, faute de l'envoi des trois grosses commandées. La brièveté d'une lettre commerciale cachait mal la douleur et la surprise de la succursale en détresse, Nancy, déplorait mille agendas in-gr. Jésus N° 7 partis pour La Rochelle depuis un mois et que personne n'avait revus. Lille fut déçue dans un espoir de chromo-primés qui ravirent Marseille et Aix dans celui de crayons BBB Vénus Drawing qui surprirent Nancy. Une dépêche « pourquoi pas reçu les cent boîtes Halls Mill Extra Super », transmise par Cherbourg et mise par le hasard aux mains de Mr Michel Pompe lui-même, le décida à une enquête. Les fonctionnaires des gares furent atteints par des

lettres. M. M. Ligier et Léonce Moireau interrogés, Louis dit « Boniche » et Victor dit « La Dent » congédiés. Or ces jeunes gens partis, les villes gémirent encore : En vain Montelimar exprimait le besoin de copies de lettres par douzaines, Bar-le-Duc désirait en vain, cinq litres et demi d'encre Antoine. Léonce Moireau était amoureux.

II.

« Non ! pas la machine pour les affiches ! elles doivent être mises d'aplomb et en état d'être vues... écrivez, Mademoiselle, et des barres au t, et des points sur les i, je vous en prie..., et ne pleurez pas ! « Messieurs les employés sont... non !... L'administration a décidé... allons !... ne pleurez pas !... qu'est-ce que c'est ?... mettez simplement : les colloques... d'employés... dans les cours... couloirs et escaliers... sont interdits... Les doléances... de MM. les employés... sont... toujours... écoutées... avec attention... par M. l'administrateur... et il fera droit scrupuleusement et de très bonne grâce aux réclamations sincères... tout... bavardage... est donc inutile !... » ; donnez. Ah !... il y a deux fois « employés », on pourrait mettre « fonctionnaires » ? Ne sacrifions pas au style hein ? Je retoucherai cela cette nuit chez moi. Après tout, c'est encore aussi bien exprimé qu'un article du *Matin* et plus raffiné. Ils sont ligués, ils prétendent exiger le renvoi de Ligier à cause des erreurs de son Rayon. Ah ! Ah ! que je meure si c'est l'idée de justice qui les pique... les employés sont excités par le sentiment, non par l'idée ! L'idée de justice, ah !, ah !, je sais ce que sait... eh bien voilà !, je suis le maître ; un maître exquis, mais un maître entêté. Vous pleurez encore, Mademoiselle ? allons, confiez moi ça, à moi à moi, voyons ! petite tête folle je vous mets au défi d'avoir un défenseur plus sage et plus affectueux, un con-

seiller plus avisé que moi. Demandez donc au téléphone pourquoi Moireau ne vient pas. Ah ! c'est certainement lui. Savoir dissimuler, c'est la science des rois. Entrez, c'est vous ; Moireau, comment va ? Allons !... il paraît que ça ne va encore pas au rayon Librairie malgré mon enquête visant les erreurs d'exécution des commandes. Je vous considère Ligier et vous comme des employés ponctuels, minutieux... qu'est ce qu'il y a qui ne va pas. Soyez bref ; vous ne pouvez, vous ne devez pas mettre en cause vos ordres ni les compagnies de chemin de fer, c'est sûr, c'est sûr, c'est sûr : les questions ont été sériees, élucidées, tranchées ; les notes rédigées par la maison et de votre main ont été scrupuleusement suivies par les gares. Ligier ne s'occupe pas des expéditions, c'est exactement vous qui êtes responsable. Allons ! est-ce que vous êtes malade ? Avez-vous des soucis, des troubles de la vue ? non ! personnels ? votre père est plus malade ? Ah ! ça ! vous riez, vous riez ?

— Je ne riais pas M^r Pompe, je souriais, c'est pas du tout la même affaire, c'est pas du tout la même chose.

— Moireau, vous me surprenez ! le fait est que je suis bon, mais je dois dire que mes colères sont terribles. Rien n'est plus exact. Je m'exprime avec calme : prenez garde !

Pour ce qui est d'être bon pour l'employé, M^r Pompe,... naturellement, c'est une justice absolue à vous rendre ; c'est un principe de la maison.

— Eh bien ?

— Je souriais parce que je vais me marier.

— Ah ! c'est différent, eh bien ! toutes mes félicitations ! M^{elle} Adèle ! M^{elle} Adèle ! vite ! voyez donc !

La secrétaire, M^{elle} Adèle, qui avait caché ses pleurs ne le pouvait faire de sanglots sans sortir. Pendant un silence des deux hommes un regard interrogateur et narquois du

patron constata la jubilation que l'employé s'efforçait en vain de ramener à la modestie. Pour curieux d'un roman que le patron fut dans son ennui, il préférait se montrer tel devant un héros féminin, plutôt que devant l'autre. Entre deux intrigues, se satisfaire de la matrimoniale, ne froissait pas sa dignité. D'ailleurs, sa nature riche s'accommodait mieux des manifestations joyeuses que des actes d'autorité judiciaire. Devant ce qu'il pressentait à cause du sourire : la démission du fiancé, il défaisait la broderie de ses habiletés sur le canevas qui devenait celui de ses sentiments enthousiastes.

— Votre œil vainqueur indique précisément que le mariage est intéressant. Je prévois que la fiancée ne fait pas partie du personnel. Je vous en félicite... magnifique !... superbe... c'est bien !... et vous allez m'annoncer que vous me quittez pour vous établir, c'est fort bien.

— On peut dire que le mariage est intéressant, M^r Pompe, on ne s'en fait pas une idée... elle travaille chez Caroline Berard, place de la Madeleine, elle est son associée, c'est-à-dire que... autant dire qu'elle l'est.

— Caroline Berard est une marque sérieuse : c'est un mariage intéressant.

— Oh ! très intéressant, M^r Pompe.

— Il est piquant, je dois le dire, que j'aie à vous féliciter à l'instant précis où je vous avisais d'un renvoi par mesure disciplinaire ! il y a même là... notez que ceci ne signifie pas selon moi, que l'accès de la maison vous soit interdit à l'avenir. Au cas, que je ne prévois pas, où il vous serait agréable de travailler à nos côtés, il vous sera fait bon accueil, vous serez très bien reçu ».

Hormis ; dans les conversations d'affaires... et encore !..... quand Moireau cherchait le ton sérieux, il ne trouvait que l'ému : c'était avec l'argot sa langue naturelle : « Brave Mr

Pompe ! ça, c'est hors ligne sur la place de Paris comme gentillesse, Mr Pompe ! Je me disais : ton compte est fait, et pas de réclamation, voilà ton mois à partir du 15. Il y a pas à en vouloir à la société et à la canaillerie du monde, il y pas à dire non conforme, qu'est ce que c'est que ce pays là, tu es saqué, et tu l'as pas volé ! C'est vrai, au lieu de ça je suis bien vu, vous me laissez le choix de revenir, cré bon Dieu ! j'en ai de l'émotion de ce moment ou je ne m'y connais pas ! Si c'était pas pour faire 600,000 fr. d'affaires, 120.000 fr. de bénéfice net et une gentille personne franco de port et d'emballage et pas de morte à cause de l'Amérique, je resterais bien à me crever ici pour vous, Mr Pompe ! » Dans les milieux de convention la plaisanterie est habituelle non l'émotion. Moireau adoucissait le choc de l'une par l'agrément de l'autre. La main tendue du patron et son nez penché vers le bureau terminaient cette effusion. « Il y a des ordres pour vous à la caisse »...

Ce fut en affectant la froideur, que le gros Léonce traversa la haute salle des courtiers, nue et jaune comme un corridor où les chefs de rayon assemblés attendaient l'heure de leurs audiences alternatives. L'idée des erreurs du rayon L et celle de la disgrâce que le sympathique Moireau incarnait rompirent les conversations, la nonchalance des attitudes et le pittoresque des groupes autour du comptoir brillant. Le pince-nez de Mr Boiviel de Cuirs, exerça sa perspicacité sur l'avenir du subalterne. Le dos philosophique de Mr Tardieu de la Quincaillerie, un entêté travailleur, pensa : Ce qui prouve qu'il est important d'être sérieux » ! Le brave petit Demoulin de la Chemiserie, bredouillant, butant, bégayant, riait du froid accueil près du bouillant Mr Evrard de la Bijouterie, et guidait son attention vers une règle morale à laquelle l'un ni l'autre ne firent exception. Le pâle Mr Leclerc des Chaussures avait la peur de tout, même de ses pensées. Le paternel Mr Genreau

des Meubles luttait contre sa bonté, et M^r Gérard de la Draperie jouait avec ses passions. Le susceptible M^r Nocard des Nouveautés pour Dames que Moireau avait froissé rythmait ses rancunes avec un éventail de factures. M^r Pajean des Jouets, qui ne satisfait pas les dames, que ses longues moustaches blondes et sa taille souple attiraient, se comparait sans cesse avec les autres hommes pour les envier : « Compromettant, ce cochon là ! » Pourtant le calme et frétilant M^r Forgeot de la Porcelaine, qui apportait le soir dans les salons bourgeois, la récolte de ses yeux curieux et pointus, s'approcha du disgracié.

« On m'a rapporté que vous nous quittiez pour des incorrections légères, Moireau ! vous étiez un collègue très sociable et de rapports faciles.

M^r Forgeot, je me marie, oui ! avec Caroline Berard... son associée plutôt. C'est vous dire que je vais vivre aux crochets des rupins : je serai plein de sous, quoi ! » A ce moment on entendit le rire faux de Ligier, séparé de Moireau par le battant de la porte vitrée dont tous deux tenaient le bouton de cuivre. « C'est une histoire admirable, Moireau qu'est ce que vous déclanchez ! Les responsabilités de la maison Caroline Berard, à quand la noce ? » Ces mots furent le signal d'un revirement pour tous et d'un triomphe pour le fiancé. Caroline Berard ! Peste ! La célèbre modiste ! L'enthousiasme atténué par la froideur de celui qui en était l'objet par son grade inférieur, par le voisinage du patron, n'en alla pas moins jusqu'à l'offre d'un apéritif d'honneur faite par le bouillant M^r Evrard de la Bijouterie, et accueillie sans ferveur par les modestes appointements de ses collègues.

« Oui, c'est beau ! c'est extraordinaire ! c'est épatant ! disait paisiblement Moireau. M^r Pompe a été très gentil. Ah ! oui ! maintenant ça va marcher, c'est une affaire sérieuse ? »

« Dites donc, je cherche justement une place pour ma belle sœur ? »

Pourquoi Moireau qui n'avait pas d'ambition et qui avait de l'amour jusqu'à l'ahurissement, ne montrait-il que ce qu'il n'avait pas ? était-ce par pudeur ? ou bien pour cacher encore la cause unique des erreurs du rayon L ?

III.

Soit parce que ceux qui veulent de la pitié la demandent à ceux qui ont souffert, soit parce que la tristesse donne une gravité qui attire la confiance, mes huit mois de dur exil Boulevard Voltaire, ont reçu plus de confidences que le reste de ma vie et ma blouse blanche plus qu'une soutane. Tu étais trop mauvais employé pour devoir l'être longtemps et les confessions évitent les carrières rivales. Tous les lundis matin la tête de mon supérieur hiérarchique inclinée vers la droite, m'appelait à sa table, les sourcils froncés. Moireau relatait des détails de ses rencontres avec l'aimée pour en prolonger les joies et m'en montrait les longues pages barrées par la règle et par une écriture régulière et paraphée : il désirait échanger de l'estime avec moi. Plus tard dans une scène de sa vie transformée en drame par l'aimée quand Moireau fit une réponse du titre « Journal de Fiancailles », Alice Horvilleur répliqua : « Ainsi, c'est à l'écharpe de M^r le Maire que t'as pensé le premier jour dans le tramway Louvre-Vincennes. C'était pas la peine de m'échiner le tempérament pour te mener là ». Journal de Fiancailles ! ce titre ! Moireau ne savait-il habiller le grand amour que d'une forme officielle ? Le Théâtre français dont il était l'hôte, avait-il eu sur son âme une telle influence, ou l'avait-il exercée sur son style seulement ? Les sortes d'amour qui donnent le dévouement, font faire à ceux qui

en souffrent un progrès dont ils bénéficient, car le dévouement grandit, et les plus mauvais hommes le reconnaissent. Dans les amours qui ne sont pas une joie préférée à toute autre, celui qui la donne ne songe qu'à duper celui qui l'éprouve. Plusieurs amoureux en voulant le bonheur d'une femme ont fait le leur. D'autres qui ne cherchaient que le leur ne l'ont pas trouvé. Moireau fut conduit à la paresse par le malheur, par l'un et l'autre à la noblesse, et revint par celle-ci à la maison qu'il avait quittée. Un Dimanche dans un tramway la mère de Léonce fut captivée par les prévenances d'une voisine et son fils par son élégance. Mme Moireau était une de ces ménagères plus prudentes au foyer que dans les rues de Paris. Le chaste Léonce ignorait tout ce que le bureau et le théâtre ne lui avaient pas enseigné. Pour Alice Horviller qui avait 30 ans, les hommes étaient des maris possibles ou ne l'étaient point. A l'amant qui vous mène à la campagne le dimanche mais vous abandonne un jour avec un enfant, elle préférait, au moins provisoirement, le mari qui consacre l'argent gagné non à ses besoins qui n'existent pas, mais à ceux de sa femme qui sont grands. La manie du mariage la poursuivait même hors de toute espérance; et tellement qu'elle avait pour chaque passant le regard connaisseur d'une courtisane honnête. Les doigts de maris avec l'anneau, coupaient son rêve de suite repris sur d'autres mains. Avant que l'héritage de son papa, veuf mort il y avait trois ans, lui eut donné du « bon temps », l'idée ne lui venait pas que le mariage fut autre chose qu'une collaboration d'intérêts et de travaux, mais les six mille francs disparus en amenant la paresse, le cinéma et les cafés concerts, lui en avaient laissé le goût, un mari pour suppléer à l'argent disparu était nécessaire, quant à l'amour on verrait... Elle n'était plus modeste et ne voulait pas le redevenir.

Dans le tramway, la conversation de maman Moireau ne

fut que de sa vie dont le centre était les qualités de Léonce. Par une conviction de son coup d'œil aussi certain que l'expérience de la mère, Alice acquiesçait et non par flatterie. Sa résolution était prise et ses mesures aussi. Elle parla avec mépris des coureuses et des apaches de la rue Botzaris qu'elle habitait, avec amour et respect de sa patronne et amie Mme Caroline Berard. Celle-ci était très sérieuse, sa maison aussi et une certaine promesse, signée en contrat sur papier commercial ne l'était pas moins. Elle le sortit de son réticule et la mère le fit de ses lunettes et du sien. La petite tête de Mme Moireau branlant d'émotion et d'émerveillement lut ce qui suit :

MAISON CAROLINE BERARD

PLACE DE LA MADELEINE

Je soussignée Diane de Montfermeil, s'engage à partager les bénéfices et les charges de ma maison de modes, connue sous le nom Maison Caroline Berard, avec Mademoiselle Alice Horviller, habitant 46, rue Botzaris, aux Buttes Chaumont, mon amie et ma collaboratrice, ce à dater de son mariage.

Signé :

DIANE DE MONTFERMEIL dite CAROLINE BERARD.

La direction des pensées était la même, non celle des promenades, on s'engagea de faire coïncider celles-ci le dimanche suivant. Alice avait des cartes d'adresse; Léonce se promit d'en faire imprimer gratis par l'imprimeur de l'Entrepôt Voltaire.

Rapidement, Léonce remplaça chez lui les repas copieux et les digestions faciles par le jeûne et les maux d'estomac, le silence par le bavardage, et le bavardage en argot par un pathos mélancolique; à l'Entrepôt Voltaire, les plaisanteries

par la méditation, la ponctualité par les distractions, l'exactitude par les retards, la mollesse par une sorte de brio léger, enfin les soirées d'art dramatique par l'attente nerveuse des visites qui étaient fréquentes et irrégulières. La mère fit sur la fiancée possible une enquête qui vérifia ses dires. La concierge de la rue Botzaris avec un sourire, répéta la leçon de la généreuse locataire sur la maison Caroline Berard. La mère ne rencontra Caroline Berard qu'après treize demandes qui la faisait moquer de son personnel. Diane de Montfermeil était une grosse blonde à fossettes qui promenait dans chacun de ses salons, ses airs dolents et ses diamants avec activité.

« Oh! Oh! Oh! Oh! Oh!.... je me rappelle.... une copine de pension, nous avons fait un peu la bringue ensemble. Elle est si drôle, cette petite! Diane de Montfermeil! quelle histoire sensationnelle! Oh! Oh! Ah! faites pas attention, je ris! c'est ridicule, c'est une habitude pour montrer mes dents probablement: elles sont fausses! mais certainement tout ce qu'elle voudra, la pauvre chérie: on s'arrange en famille. Non! elle n'est pas là aujourd'hui. Oh! Oh! Oh! Oh! Eh ben! dites donc! je veux être de la noce, hein! j'espère qu'on m'invitera au moins, il faudra être rigolos! Venez donc par ici, je veux vous montrer ce que nous faisons cet été. Croyez-vous si ce n'est pas un amour ce petit paradis-là: c'est correct, c'est comme il faut, il est très bien ce modèle-là. Ravissant, ravissant, ravissant, tout plein, je sais à qui ça plaira: à Mme de Berg, elle a tant de goût! faut savoir s'arranger dans la vie. Moi j'ai trop d'idées, ça m'rend folle, tiens il n'a pas de nom; je vais l'appeler Diane de Montfermeil, c'est imprévu comme votre visite! Oh! Oh! Oh! Oh! c'est égal! elle est bien bonne! Ça c'est ma collection de petites poupées! c'est à moi, ça! Je les adore tout plein, oh! mes petites poupées, mes petites poupées, elles sont bien arrangées, hein? »

Le croisement des ordres, des appels de téléphone, des demoiselles pressées et tranquilles, les odeurs de la dame, celles du vernis et de la colle, ahurissaient la pauvre vieille de Belleville : elle était charmée et se crut convaincue, elle partit chargée d'un présent dans un carton : un chapeau de mariage pour dame âgée rouge, doré, orné d'une aigrette blanche.

IV.

Ni l'entrepôt Voltaire, ni la maison Caroline Berard, ne furent représentés aux noces ; l'un des conjoints n'était plus de l'une, le second n'avait jamais été de l'autre. Le lendemain sur l'oreiller du lit de jeune fille qui était devenu le sien, Léonce trouva non pas une chevelure dorée, mais une enveloppe cachetée :

« Léonce !

Je t'ai menti ! Je t'ai trompé ! Pardonne ! Je t'aimais. Je te voulais coûte que coûte ! Je t'ai aimé le premier jour ! Pour parler catégoriquement en voyant tes chers parents qui sont des gens de premier choix comme de raison, moi ! moi ! si indigne du baiser de ta mère ! oh ! mon Léonce adoré ! Oui, je t'ai menti, menti, menti, menti ! J'ai été chez Caroline Berard, ça c'est vrai ! Et je suis son amie, la belle avance ! Elle n'a été bonne qu'à m'engager dans une affaire qui n'est pas profitable. Mon chéri, c'est le commencement de tout. On était toutes les deux à sec, à l'époque, et tu ne peux savoir ce que c'est, quand on veut rester honnête. On est hors de sens, on a le diable au corps. Alors, tu vois..... On s'est promis que la première mariée aiderait l'autre, et elle a fait sa pelote, alors par lubie, elle a imaginé le papier signé Diane de Montfermeil, qui n'est pas son nom, mais une divagation, comme tu penses

bien, et j'ai accepté par bêtise. Oh ! que je suis coupable, mon gros chéri, mais je me punis et pas à bon marché, je m'en vais et ça me coûte gros. C'est fini, ma vie est brisée. Je donne mon bonheur par remords, car je n'en dormirai plus. Hélas, que faire ? Tu m'as dit que tu avais perdu une bonne place par l'amour qui t'avait tourné la tête, mais que ton singe te reprendra quand tu voudras de son propre aveu à lui. Cela étant, en conclusion pratique, va voir ces messieurs, et mets-moi tout sur le dos. Moi, je ne sais ce que je ferai, je suis plus embarrassée que toi, ayant fait le coup, et n'osant plus profiter du mariage; car à quoi servirait-il de rester, puisque tu sais ? Il ne s'en suivrait que des chicanes; par conséquence de la gaffe. Peut-être une fois morte, tu comprendras combien je t'ai aimé, puisque j'ai été jusqu'à raconter des sornettes, par l'amour que j'avais. Alors tu iras sur ma tombe m'apporter ton pardon avec un bouquet de fleurs. Adieu. En définitive, je préfère mourir ! Si tu me pardonnes, écris-moi à mes initiales poste restante, Rue Sainte Anne.

Ton Alice. »

L'amour a du prix pour ceux qui l'ont ignoré longtemps et le mariage est sacré pour les simples : « Ça c'est plus soigné comme blague que la chronologie de Chilperic ! »

« Ça ne fait rien. Reviens. Je t'aime comme avant. »

Cette première réponse inspirée par le cœur fut jugée trop brève par l'esprit. Les quatre pages de la douzième commençaient par ces mots :

« J'ai toujours eu de la déveine. Ma mère a un caractère désagréable. Il faut bien la connaître. Mon vieux est infirme depuis..... » Et n'en contenait pas d'un autre ton.

Celle que reçut Alice Horviller, ressemblait aux semonces méritées que les pères de théâtre adressent à des fils qui n'en

tiennent pas compte : « Madame, j'étais loin de m'attendre, etc.... »

En cherchant un linge pour essuyer son binocle, Léonce s'aperçut qu'il n'en portait pas d'autre que sa chemise. Il n'en fut pas étonné, les grandes émotions n'en comportent pas de moindres. Le rasoir guidé par une main sûre, enleva à sa face les poils qui n'y devaient pas paraître, sans entamer ni les touffes correctes et décolorées au menton, ni la chair rose et jaunâtre. A la fin de l'opération, des décisions irrévocables avaient remplacé les hésitations. C'était :

1° ne pas augmenter sa douleur par celle de sa mère en en faisant sa confidente,

2° d'aller se plaindre de Caroline Bérard à son ancien patron.

Rue Oberkampf la rapidité de ses pensées moins clairement formulées par lui, qu'ici par moi, accélérerait celle de ses jambes vers le salut. Un procès à la grande modiste ! Cette intention satisfait plus à sa vengeance que ne l'eût fait son exécution ; le bon sens et l'orgueil s'accordaient pour l'approuver ; la puissance et les capacités nécessaires lui manquaient, mais non à Monsieur Pompe et à Monsieur Ligier dont il espérait l'appui.

Les raisons de nos actes ne sont pas celles qu'expose notre muette éloquence. Que tout homme interroge « l'autre » qui agit pour lui avec des causes que lui-même ignore. Si le cerveau abrite nos pensées, nos arrières pensées, la conscience et ses ombres, le fait-il de cet « autre » mystérieux dont les actes sont attribués à l'individu, dits par lui « spontanés » et ne semblent jamais soucieux que d'eux-mêmes. Ah ! bonhomme bénéfique ou maléfique, mais certainement falot, toi qui n'es pas moi et crois l'être, qui es-tu, bonhomme affreux ? où loges-tu, toi, l'autre ? l'autre ! quelquefois j'ai cru ta vie finie en moi mais tu as ricané pour la proclamer. La simplicité de l'homme

fait la complexité de « l'autre » et réciproquement. La simplicité est ma vertu, c'était celle de Moireau.

L'autre n'ayant pas de pensées anime d'intentions celles de son compagnon qui lui sont étrangères; l'autre ayant des pensées, le compagnon les ignore. Moireau n'aurait-il pas rougi, s'il avait connu la comédie que « l'autre » lui faisait jouer sur un théâtre dont je dois lever le rideau. « L'autre » pensait : « Impossible procès réussir. Patron salaud s'ennuie, adore scandale. Aveu vérité avec demande simple de réintégrer impossible. Fierté. Dignité. Demander conseil pour procès excellent. Offrira place acceptée d'avance. » Moireau pensait : « Mr Pompe est un père pour ses employés, il va me dire comment me conduire pour ravoir ma femme. »

Cependant l'ardeur même que Léonce mettait à ces projets les devait dissiper. Le temps va son chemin et l'esprit va le sien sans que l'un s'occupe de l'autre. Le carillon de l'église St. Ambroise qui repeuplait périodiquement les trottoirs du Boulevard Voltaire avait signalé aux restaurateurs et aux employés l'heure de leur réunion.

« Eh bien ! mon vieux, on est à la tête de la société Bérard et C^{ie}, c'est le comble de la richesse en pleine exécution, là, hein ? mais ça n'a pas l'air d'aller.... faut pas être bien subtil pour voir sur votre figure...

— Ça va. »

Le nombre des questions venues d'un groupe le dispense d'y répondre. La froideur qu'il ne se donne pas la peine de déguiser par un de ses sourires n'étonna pas : les employés ne sont pas habitués à un autre mode sinon aux accès de bienveillance et aux plaisanteries grivoises. Mais « l'autre » de Moireau était si troublé qu'il changea ses projets et Moireau le fit de sa route. Moireau connaissait la vie du Rayon et ne voulait pas qu'il le fit de la sienne et tandis que la peur des communi-

cations hypocrites et des apartés railleurs ramenaient Léonce chez sa maman « l'autre » sentait confusément que l'amour indispensable à l'existence et suffisant à l'emplir arrangerait au mieux celle de Moireau.

V.

L'œil du père suivait une lettre froissée dans la main de sa femme couchée. Le beau mariage est la dernière ambition d'une mère chimérique pour un fils qui les a déçues toutes comme jadis le père. Montée le matin au logis de sa bru pour connaître la fin de ses misères, une lettre oubliée lui en avait appris de nouvelles. De plus haut est la chute plus elle est douloureuse. L'amour est un voile de ses duperies et de ses chagrins, et Léonce n'était qu'amoureux, mais les yeux de la vieille n'avaient de voiles ni devant la triste vérité ni devant les affreux mensonges. Grelottant de fièvre dans son lit elle y cuvait ses douleurs récentes et les plus anciennes. Léonce entra comme un enfant coupable et sortit de même sous prétexte de quinine. Il rapporta trois journaux mais il aima mieux écrire et déchirer des lettres chez sa mère et chez sa femme où il les transporta le soir que de lire. Le guet des fiacres, des tramways, des rares passants, la contemplation des arbres des Buttes-Chaumont dont la cime coupait le ciel étoilé, emplit une partie de cette seconde nuit de noces, le sommeil le fit de la journée suivante. Le surlendemain à deux heures du matin, Alice, radieuse et bien mise, fatiguée et parfumée, se rendit à son mari muet de surprise et ivre de bonheur. D'abord à des paroles dont l'incohérence dénotait la plus grande émotion, la réponse de l'épouse fut un sourire protecteur et attendri, celles qu'elle devait faire aux demandes étaient préparées.

— « La plus belle et la plus gentille ! On ne s'en fait pas une idée comme c'est coquet ! As-tu reçu ma lettre ? »

— Quelle lettre ? Ah oui, je t'affirme que c'est faute de temps que je ne suis pas allé à la poste restante. En toute franchise, mon chéri, voyons, en définitive à quoi sert-il ! Il faut être raisonnables. Ecoute-moi bien, tu vas me promettre de ne pas faire d'extravagances par fureur de jalousie. Hein ? J'ai bien réfléchi que c'est moi qui t'ai fait perdre ta place... Si, si ! J'ai bien remarqué ! Je voudrais tant que tu comprennes ! Il est juste que ce soit moi qui te rembourse et intégralement. Je n'ai pas plus d'orgueil, qu'il n'est raisonnable, mais c'est l'honnêteté. Ah, je suis honnête, va. Tu verras, tu ne me connais pas. Rien de plus beau que l'honnêteté. Conséquemment je suis allé chez Caroline Bérard, lui reprocher sa conduite, tu sais, n'est-ce pas... Alors elle m'a promis un mot de recommandation pour Giroux la maison de couture et finalement elle me l'a écrit et voilà ! Ecoute, mais écoute-moi donc, reste tranquille au lieu de m'embrasser à ce point là toutes les minutes. Oh ! ce qu'il est gentil !

— C'est égal ! des hommes chez ma nièce à cette heure de nuit, comme dit Hernani, mais ça a-t-il une idée, une petite idée de rentrer chez votre mari à deux heures du matin, première grande coquette.

— Eh bien écoute, tu vas voir. Tiens regarde. Ils ont tant de confiance en moi ces tas de bonnes gens de chez Giroux, qu'ils m'ont fait une avance pour la bonne raison que j'étais à sec. Je ne vois pas le mal qu'il y a, à accepter une avance de ses patrons, n'est-ce pas ? »

Il y avait cent francs dans le réticule qu'elle ouvrit et referma.

— Ah non ! ça c'est pour moi, tu comprends, je n'en ai pas plus que de raison. Il faut que je fasse figure, le grand genre, le genre mondain, la crème fouettée. Il faut que j'ai un chapeau du soir pour les avant-générales, les répétitions des

couturières, comme ce soir... et tous les faux frais... si tu savais... c'est à douter de tout, mais tu peux être tranquille.

— Dis donc ! J'espère naturellement que tu m'auras des billets de faveur... Oh mais, c'est épatant.

— Sois raisonnable, mon loup ! J'ai dit que je n'étais pas mariée, histoire de rire, j'ai eu peur que ça ne produise pas du tout bon effet de l'avis même de Caroline Bérard : suppose que ça ne leur plaise pas que je sois mariée... donc, il est très important que tu ne te montres pas pour ne pas gacher tout. Et puis à quoi sert-il ? Puisque tu auras ta petite femme à toi dans notre petit nid. Oh ! non, oh ! non, pas ça... je suis si fatiguée... »

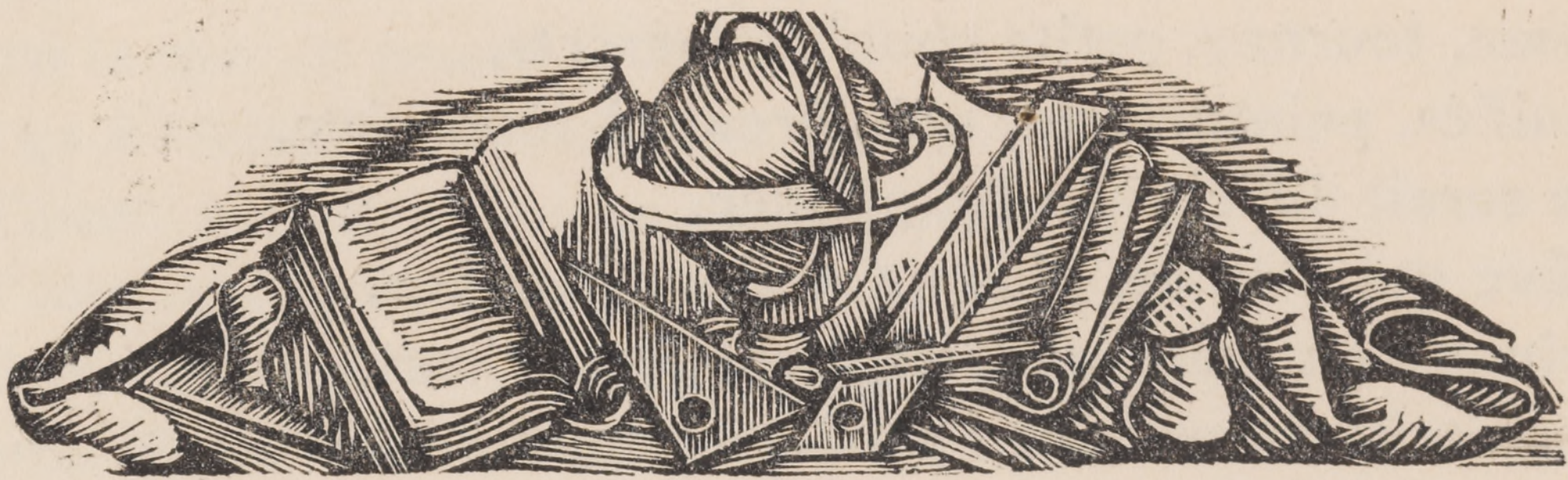
A ceux de mes lecteurs qui devinent le cours de cette histoire et médissent de sa vraisemblance, la véritable profession d'Alice qui doutent qu'elle l'ait choisie le lendemain de son mariage et l'ait attendu pour le faire, je réponds qu'Alice a trente ans, que comme les ouvrières de Paris, n'ayant pensé qu'à l'amour, à sa poésie, à ses profits elle est prête à tout ce qui tient à lui, que plusieurs filles de Paris ont d'autant plus de hâte de donner à un mari ce qu'elles ont refusé à un amant qu'elles se croient en droit de le donner à un amant quand elles l'ont fait à un mari. L'espérance du mariage maintient les filles à ce dont sa réalisation les libère. La transformation inattendue pour son mari, était attendue par un autre sans doute. Une femme qui ne repousse pas complètement l'idée d'une vie galante ne le fait pas de ceux qui pourraient l'y aider. Au bureau de placement de l'amour, beaucoup de femmes retiennent leurs serviteurs sans les engager. Alice n'était probablement pas seule à préparer sa chûte.

Moireau qui n'avait de relations qu'avec les fournisseurs de l'Entrepôt Voltaire songea à les utiliser en leur offrant ses services, mais il craignit de révéler indirectement à ses anciens

collègues, l'aventure matrimoniale et attendit le courage de les affronter avec la bienveillance de Mr Pompe. Une vraie douleur devait le lui donner en anéantissant la valeur des contingences : les appointements du prétendu mannequin étaient irrégulièrement reçus mais relativement considérables. Mme Moireau s'habilla avec autant de richesse que sa belle-fille et avec plus de discrétion. De savants médecins tentèrent dans une maison de santé célèbre de rendre la vie aux membres engourdis du père paralysé. Léonce ne quittait ni ses vêtements d'intérieur, ni sa casquette pour aller chercher des provisions dans un filet plein de bouteilles ou échanger au cabinet de lecture des romans lus contre ceux qui ne l'étaient pas encore. Son cou était déshabitué du faux col et sa peau du rasoir. Or cette famille qui adorait Alice lui inspirait un dégoût dont les marques eussent été visibles pour d'autres. Trois mois après qu'elle y fut entrée elle l'abandonna pour toujours. La noble douleur de Léonce qui l'a débarassé des plaisanteries, de l'argot, de l'art dramatique, et des petites bouderies, qui a valu à l'Entrepôt Voltaire le grade de chef de rayon qu'il a préféré au suicide.

MAX JACOB.





Le Bal du « Rector »,

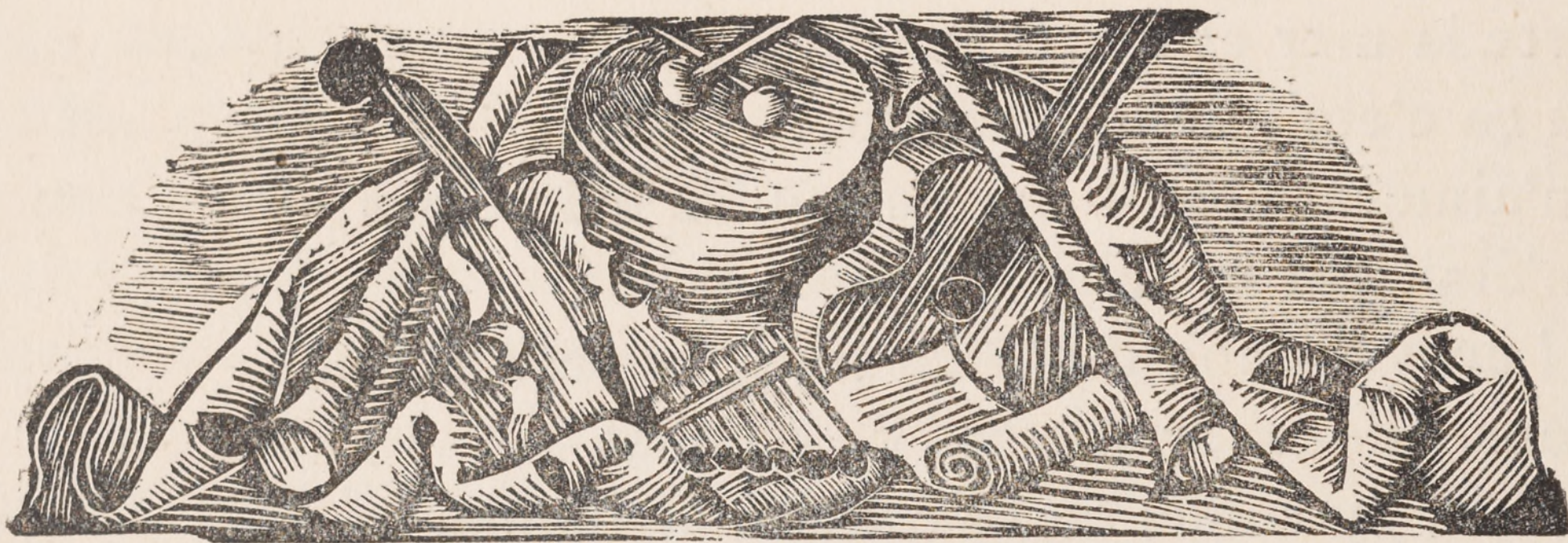
Ah ! banjo, banjo, musique nègre,
dancing-room, bar de nuit, le « *Rector* » sur Broadway,
coktails, wysky, — ô spleen, vieux mot qui sent l'anglais,
rythme cocasse et fou de l'orchestre grotesque.
Ah ! boissons fortes, spleens, nuit stupide, hébétude,
habits noirs, grues semblables à tant d'autres,
à vau-l'eau, va, pas même le souci de l'attitude,
et les divans « *profonds* » où l'on se vautre.
Chahut, vieux mot français non moins stupide, exact
dans son écoëurement, dans mon dégoût, dans toute
l'amertume de mes chers passés en déroute,
Jargon, exil, — pas moyen d'un moi adéquat.
Rimbaud, Verlaine, allez, tous crevés mes fantômes,
mes petites mortes, mon cœur sauvage, mes coups de gueule,
allez, allez, les nomades redevenus des hommes,
des femmes « très bien », des petits jeunes gens veûles,
allez, pourritures, vacheries, musiques nègres,
je ne suis plus d'aucun pays, j'ai tant voyagé,
et quand on est saoul on est presque gai,
on boira du gin jusqu'à ce qu'on en crève.

Dancez, tournez, petits couples corrects,
maquillés, peinturlurés, indifférents à mon rêve,
et ce serait difficile de l'expliquer,
ce rêve qui n'en est plus un et dont je crève.
Clarinette en furie, couples, liqueurs, délires,
tout ça très correct mais saouls à rouler,
un coup de pied dans le ventre pour l'achever.
« *La marche funèbre* » qu'on joue dans des rires,
avec des crachats, des hoquets, du champagne
« encore ça qui est bien français »
on glapit en chœur, on bat la campagne,
(cette image est d'un ironique figuré).
Soit, on a pris la pose nécessaire,
on fume une cigarette qui n'a plus de goût,
cet enterrement de la fin de tout
on peut s'imaginer que c'est la mort de la terre...
Une mort maquillée comme il conviendra,
le coup de pied de l'âne sur les espoirs bêtes,
et nous dirons encor un mot français « goguette »
dans toute l'insanie de ces entrechats.
Pick-me-up, achevez la crevaison méchante,
— pas même un matelot, belle brute d'un port
qui jouerait du couteau; le sang coulerait rouge,
pas même des filles ignobles dans un bouge...
Ah ! du wysky et puis du gin encore !
Et que Broadway nous apparaisse étrange —
car ce sera quatre heures du matin,
nous serons fripés, lamentables — des loques —
avec un vieil orgueil qui aura déteint
en ingurgitant ces breuvages atroces...
— Il n'y a plus ce petit coin que j'avais juré
de garder au secret de ma belle aventure,

morte la mer et morte la forêt,
tout ça c'était de la littérature.
Je n'aimerai plus — on ne souffre même pas —
ce n'était pas la peine de venir si loin.
Ah ! croyez-moi, il n'y est plus, ce petit coin...
Allons, allons, branle-bas de combat —
J'y vais, j'y roule, on se cassera la gueule.
— Petite amie, je vous demande pardon,
vous êtes gentille — est-ce bien la peine ?
— Vous voyez d'ailleurs, je suis un joyeux garçon.
Je me saoulerai comme une brute
et les visages danseront sur cet écran
où tout est comique à force d'être navrant.
— *On ferme ?...* « oh ! oh ! ces choses-là sont rudes »...
— Il y a des heures que ces couples tournaient,
que la clarinette était en délire,
et ces mots il a fallu les écrire
pour cacher une espèce d'envie de pleurer.

MARCEL MILLET.





Première chambre du Museum criminel du policier Laitance

COMMENTAIRES A JOINDRE (SUR FICHES) AUX PIÈCES CURIEUSES
CATALOGUÉES, ET DANS LE STYLE CONVENABLE.

A André Derain

Herbert Barbatrix et son copain Athanase Thibaldy partageaient, tout en haut de Belleville, dans une rue illustrée par trois crimes crapuleux, un logis médiocre dont ils s'accoutaient. Herbert Barbatrix et Athanase Thibaldy se fussent certainement moins aimés s'ils eussent été frères par le sang. Ils étaient mieux que des amis, des copains ainsi que je l'ai dit, des copains au sens très ancien de ce beau mot dont on n'use plus guère comme il faut.

Herbert Barbatrix s'adonnait à la philosophie; Athanase Thibaldy pratiquait la poésie et leur commune industrie pourvoyait aux nécessités d'une vie sagement réduite à l'inéluctable.

Impertinents, agressifs, tapageurs, vicieux, voleurs, ils eussent comme tant d'autres conquis le respect dès leurs

débuts. Au contraire, leur modestie, leur effacement, les rendaient haïssables. On croit bien qu'Herbert Barbatrix et son copain Athanase Thibaldy avaient poussé la modestie jusqu'à négliger de débiter.

Les locataires de la mansarde, dont la tabatière prenait jour sur le paysage qui forme un cadre luxembourgeois au pont des suicidés, n'entraient en contact avec la société, et par intermittences, que chez le boucher hippophage, au bureau de tabac, chez l'épicière tenant le dépôt de pain et qui leur vendait encore des plumes, de l'encre et des mains de papier-écolier. Dans ces trois établissements, ainsi que chez la concierge, Mme Plessis-Fouettard, on ne nommait jamais autrement Herbert Barbatrix et son copain Athanase Thibaldy que les deux marteaux.

L'un des deux marteaux — on ne sut jamais lequel — eut la faveur providentielle d'un petit héritage. Herbert Barbatrix, malheureux — un peu — à cause de cette pouacre rançon des libertés du célibat, décida de s'offrir une femme de ménage, malgré les timides objurgations d'Athanase Thibaldy.

Entre toutes les candidates fut élue la plus funeste comère de Belleville, Noémie Lavalanche, veuve d'un cocher des omnibus, tué sur son siège, place de la République, le 1^{er} mai 1905, par la balle d'un anarchiste juif d'Odessa, Aaron Krams dont une image à un sou perpétue le supplice. Phaëton Lavalanche avait su se faire aimer de Noémie comme de ses perchérons. Il avait maintenu dans des voies étroites Noémie, ancienne reine des reines. Le veuvage rendit la veuve laide et méchante. Elle disait de ses maîtres :

— Si jamais j'apprends qu'ils sont de la bande qui a tué mon homme !...

On encourageait sincèrement dans le quartier Noémie à beaucoup entreprendre contre le repos d'Herbert Barbatrix

et d'Athanase Thibaldy. Les deux marteaux devinrent les deux crapules. Noémie leur chipa des papiers qu'on étudia sans les comprendre dans la boutique de Mme Coconier. L'épicière s'indigna hautement à retrouver ses cahiers blancs noircis d'intraduisibles signes tracés avec *son* encre.

Fresnes, après six mois de rigueur, ouvrait ses portes au neveu de Mme Coconier, le jeune La Chouette, condamné pour jeux renouvelés de l'antique, protestation d'évidente culture; mais dans le cadre impropre des fortifs !... En prison, l'ami, le conseiller, le maître du jeune La Chouette, fut le baron de Carnage à qui l'on avait donné La Chouette pour valet de cellule. La Chouette confia au baron un des cahiers chipés par Noémie Lavalanche.

Le célèbre légitimiste, occupé d'apprendre son rôle à un petit acteur de dix ans costumé en Célimène, n'hésita pas. Il proclama en rotant qu'il devait « y avoir de la politique là-dessous ».

Une nièce de Mme Plessis-Fouettard, la blonde Claire, Claire Majolie, doit apparaître ici. Qui l'entretenait ? Laitance, en vérité, Georges Pépin Laitance, l'illustre policier philosophe, conservateur de ce Musée criminel par lui fondé et le premier du monde. Avisé par Claire mue par sa tante, Laitance avant tout s'enquit des mœurs de nos deux gaillards.

Noémie, serve de la vérité, dut confesser qu'étant clouée sur son grabat par des humeurs malignes, elle leur avait fait « *justement* » porter un mot d'excuse par sa fille Gismonde, la petite châtaine qui va sur ses quinze ans.

C'était exprès !... Pour voir !

Gismonde achevait — la mignonne ! — d'user un costume marin de fillette qui ne lui descendait plus, depuis longtemps, aux genoux. Ses mollets nus luisaient sous la dentelle au crochet des culottes enfantines. Eh bien, la main sur le cœur

et la tête sur le billot, les deux copains n'avaient pas renversé Gismonde sur le divan tunisien, ils ne lui avaient pas même flatté les fesses d'une ou deux claques, histoire de rire, pas même adressé une petite cochonnerie aimable et qui n'engage à rien, comme font les messieurs qui veulent être gracieux devant les jeunes personnes. Noémie le proclamait bien haut, preuve qu'elle parlait sans haine et sans crainte.

Laitance étudia les papiers à la loupe, soumit l'écriture à des réactions chimiques et conclut au moins qu'Athanase Thibaldy ne s'appelait pas Athanase Thibaldy, mais empruntait ce nom à un sien ancêtre, pirate dans les mers du Levant à la fin du xvi^e siècle. C'était mauvais pour le gaillard, mais insuffisant à justifier si vite une prise de corps. Laitance aimait à répéter : Patience !... tout un chacun est coupable à son heure ! Suffit d'être là au bon moment. C'était sa devise. On s'inquiéta d'un ouvrage d'Herbert Barbatrix *Les Cahiers du Peuple*, recueil d'atroces faits-divers coupés dans les journaux : suicides, accidents du travail, drames de l'ivresse, viols, avortements, histoires d'enfants martyrs et d'aïeules empoisonnées, actes de sadisme, faits de grève sanglants, disparitions d'enfants, statistiques des hôpitaux, drames du vitriol, batailles à coups d'épingles ou de ciseaux, etc. Le tout sans autres commentaires que quatres lignes datées de 1898 et signées du nom respectable de M. Maurice Barrès.

Noémie livra encore une prose singulière d'Herbert Barbatrix : *Des maladies communes et des moyens singuliers de les vaincre*, avec en épigraphe : *Ceste année les aveugles ne verront que bien peu*, et augmentée de vers d'Athanase Thibaldy (de son vrai nom Henri Coiffe, fils d'un comptable). On n'entendait rien à ces vers, sinon que leur auteur les confessait illisibles autant qu'ordonnances de médecins. La partie due au génie d'Herbert Barbatrix se divisait en onze chapitres; savoir :

DIAPHENICON, CATHOLICON, CON, POTUS, DELICES DÉLIENS, URINAL, SILÈNES OU PETITES BOËTES, PESTES, CONTRAIRES, SEMBLABLES, MORT.

Laitance régalaït hebdomadairement le Président de la République, qui seul lui donnait des ordres par dessus la tête du Directeur de la Sûreté Nationale, d'un rapport circonstancié sur nos deux gaillards ou, si l'on préfère, sur les individus en question.

Même il pressa le Chef de l'État en lui adressant par pneu ce petit quatrain :

*Deux pauvres nus dans leur mansarde
Un maître seul en son palais
Ils sont jugés même si tarde
La justice de tes valets.*

Production qui valut à Laitance l'Ordre du Hammam de deuxième classe dont le ruban deux fois se noue à la deuxième boutonnière du gilet blanc.

Or, un matin, Noémie essoufflée, tirant après soi Gismonde, entra en tempête dans la chambre de Claire Majolie, glapissant :

— Monsieur Laitance ils seront faits quand vous voudrez !... Les canailles !... Ils ont un plan !...

Laitance était encore au lit. Claire Majolie se corsetait devant une psyché à cadre de bambou.

— Où est le plan ?

— Les cochons ne le lâchent pas, Monsieur Laitance... ils travaillent après.

— Un plan de quoi ?

— Un plan qu'ils disent. Est-ce que ça ne suffit pas ?

— Claire ma jolie, ordonna doucement Laitance, fais un cadeau à la petite. Je ferai récompenser Madame par l'Administration.

Gismonde se jeta au cou frais de Claire quand la maîtresse

du policier philosophe lui eut glissé dans la poche de son tablier un tome dépareillé de la *Vie des Empoisonneuses célèbres* relié en peau de supplicé.

Le lendemain, à l'aube, douze crosses de fusils sonnaient devant le seuil des deux copains.

— Autant pour les crosses ! commanda l'officier.

Le commissaire spécial ceignit la belle écharpe neuve, le médecin légiste offrit son bout de cigare à un Voltigeur ren-gagé qui le fourra dans sa giberne.

C'est La Chouette, portant en bandoulière un sac lourd de son attirail de cambrioleur, qui faisait office de serrurier.

— Chut ! recommanda l'officier au commissaire, ils par-lent !

Tous s'identifièrent à la muraille. On dut écarter La Chouette dont l'oreille énorme et décollée absorbait le meilleur.

En jupon court, en chemise, les bonnes sortaient de leurs réduits, avec des mines, des yeux propres à énerver les mili-taires.

Oh ! Barbatrrix ! disait Athanase Thibaldy, j'étais las cette nuit de tant de futur, j'ai osé une promenade hygiénique dans le passé.

— Et qu'en as-tu rapporté ?

— Des vers, cher Barbatrrix, des vers très vulgaires à souhait....

— C'est la seule poésie.

— Des vers bien directs, d'une cruelle précision...

— Qu'ils sembleront obscurs !... Lis.

Athanase Thibaldy ne se fit pas prier :

Ovanuna croyait qu'en Amérique

Il ne volait oiseaux que mécaniques

La faute en est à cet amant qui pour t'apprendre l'orthographe

Te menait chaque soir au cinématographe,

*Suis-moi plutôt,
Rêveuse, en mon beau château,
Je t'apprendrai, grâce au calcul différentiel,
Qu'en vérité les gratte-ciel
Grattent si bien et au si juste endroit
Que le ciel éclatant de rire
Crevant de joie,
Fait, tous les quarante ans,
Trembler la terre en éclatant,
— Ainsi tomba Frisco
Chûte immense dont le sans-fil porta l'écho —
Comme une ablette
Cassant en sept
La poêle à frire !*

— Rue du Calcul différentiel, Rue du Tremblement de terre, Rue du Chiffre sept, Rue de la Poêle à frire, répondit la voix de métal de Barbatrrix à la voix de Thibaldy aux douceurs pincées de mandoline.

— Crochetez la porte !

Han !

Le flot armé envahit la mansarde.

Barbatrrix ne perdit pas la tête. D'un geste prompt, il fit une boulette infime de la grande feuille de papier écolier, espalier lourd des fruits noirs de six mois d'un incessant labeur.

Laitance happait la boulette.

— Enfant !

Barbatrrix souriait d'un sourire d'ange à son copain qui pâlisait.

— Remets-toi, cher Afanase.

Le greffier nota, à l'invitation du policier polyglotte, que Barbatrrix prononçait à la grecque.

Quand la boulette rendue à sa forme première de feuille parfaitement plane fut remise aux mains du Procureur, celui-ci énonça paisiblement :

— Lisez, greffier.

Illustrations d'un plan raisonnable de la cité future, propre à réjouir les bons esprits et à flatter l'entendement des contribuables en exécution de façons anciennes ou le vrai baptême des rues neuves de Paris, savoir :

Rue des Centimes additionnels, Rue des Douzièmes provisoires prolongée, Rue des Quatre Vieilles, Square du Point de Châte, Boulevard du Suffrage Universel, Rue des Trois Huit, Rue des Trois Six, Rue du Tobogan, Rue du Crime passionnel, Impasse des Faux Monnayeurs, Rue Fourgue, Rue Pegal, Passage de la Cambriole, Rue du Cinéma, Rue Fromage, Rue du Chat Perché, Rue de l'Interpellation, Rue de l'Amendement repoussé, Rue du Satyre, Rue de la Faiseuse d'Ange, Boulevard des Accapareurs, Boulevard Camille Flammarion, Rue Georges Scott, Rue de la Cousine Yvonne, Rue Pierre Loti, Rue Georges Cain, Rue du Dictionnaire, Rue de la Grande Encyclopédie, Rue de la Petite Semaine, Rue aux Urnes, Rue aux Poux, Rue aux Poules, Rue Jacques-Émile Blanche, Rue des Frères Fischer, Boulevard de la Grève générale, Boulevard de la Revendication, Rue du Thermomètre, Rue du Taximètre, Rue du Doigt mouillé, Rue des Mineures Sainte Marguerite, Rue des Messieurs Sainte Opportune, Boulevard de la Séparation, Passage Bonnot, Rue de la Vivisection, Rue du Petomane, Rue aux Cubes, Rue Marthe Chenal, Rue du Fascicule, Rue Bidon, Rue Musette, Rue Pinard, Rue du Lieutenant-Colonel Rousset, Impasse Almeyda, Rue aux Pieds, Rue du Corset, Rue des Arts orthopédiques, Rue de la Fistule, Boulevard du Moratorium, Rue des

Loyers, Rue Pense-Bête, Rue du Procès Bolo, Rue du Meeting, Avenue Browning, Boulevard du Cabinet de Concentration, Rue du Boulevard ;

Avenue du Phonographe, Square du Syndicat, Square de l'Information, Cité des Truqueurs, Rue des Maquereaux, Rue Trou, Rue des Pompes Funèbres, Rue du Fil Spécial, Avenue du Système Métrique, Boulevard de la Démobilisation, Rue du Bel-enterrement, Rue Prime-Fixe, Passage de la Prime mensuelle, Rue des Réformés n° 1, Rue des Réformés n° 2, Avenue du Salon d'Automne, Boulevard des Indépendants, Square Fiotte, Rue Merde, Rue de la Trachée artère, Rue de l'Emphysème, Rue de l'Artériosclérose, Place de la Tuberculose, Rue du 1^{er} Mai, Rue du 4 octobre 1881, Boulevard Ludovic Naudeau, Rue de l'Amiral Kolchak, Rue de la Vie chère, Rue des Baraques Vilgrain prolongée, Rue riche, Rue pauvre, Rue aux Tantes, Rue aux Flics, Rue aux Gouines, Rue aux Miches, Impasse du Petit Mec, Boulevard Libion, Avenue de la Caponière, Avenue du Boulevard ;

Rue aux Tancks, Rue Bouchardon, Rue aux Boulgres, Rue russe, Rue des Affaires en cours, Rue de la panne, Square Landru, Rue de la Cour d'Assises, Rue du Conseil de Guerre, Place du Ravitaillement, Rue du Scrutin de Liste, Rue Boudin, Rue Saucisse, Rue des Vieilles Andouillettes, Rue Hure, Rue du Frigo, Rue Mortadelle, Rue Sardine, Rue Sauce Robert, Rue des Régions libérées, Rue des Régions envahies, Place du Conseil des Quatre, Rue du Divorce, Rue du Lit de Milieu, Rue du Ménage à Trois, Square de l'Adultère, Rue des Acquittés, Rue du Condamné à mort, Rue du Kangourou Boxeur, Rue du Match, Rue du Handicap, Rue Titre-Fix, Rue Ruolz, Rue du Chahut, Rue du Pelotage, Rue du Cochon, Rue de l'Amer Picon, Rue du Ventre, Rue des Accidents du Travail, Rue des Enfants trouvés, Rue de l'Assistance pu-

blique, Rue du Service militaire, Rue de l'ancienne Loi de trois ans, Rue au Foutre, Rue Catin, Rue des Mistelle, Rue des Vins portugais, Rue du Panama, Rue du Sommier métallique, Rue du Casier judiciaire, Rue Bois de Lit, Rue Punaise, Rue aux Mouches, Rue de la Gabardine, Rue du Camp de Concentration, Avenue de la dernière guerre, Square du Ticket, Rue du Square;

Rue Obscène, Rue Claque, Rue Belles Manières, Rue Sans-Façon, Rue du Réchaud, Rue Misère, Rue du Pantalon, Boulevard de la Combine, Rue du Feu de cheminée, Rue Fourrée, Rue Seringue, Rue Morphine, Rue Touffianne, Avenue Coco, Rue de la Congaï, Rue Nègre, Rue de Timbre oblitéré, Rue du Timbre de Quittance, Place du Pneumatique, Place de l'Enregistrement, Rue Louis de Gonzague-Frick, Rue Francis Carco, Rue Mac Orlan, Place Irène Lagut, Rue Edouard Férat, Rue des Rougon-Macquart, Quai de l'État-Civil, Quai du Livret de Famille, Quai du Contrat de Mariage, Quai du Livret Militaire, Quai du Certificat d'Études, Quai de la Conférence, Quai du Partage des Eaux, Quai du Parapluie, Quai de la Propagande, Quai Dive, Quai Fir, Rue de la Baronne, Rue Monsieur Paul Léautaud, Cul de Sac des Mutilés, Rue Monthéus, Rue Paulus, Rue Georgius, Rue Vierge, Rue de la Folie des Grandeurs, Rue de l'Hypémanie, Rue Larme, Rue Sanglot, Rue du Désespoir, Rue du Choléra, Rue Gollée, Rue Barbe, Rue de la Planque, Rue Rotée, Rue Dauffée, Rue Margarine, Rue du Tango, Rue du Ressort, Square de la Balance, Boulevard du Square.

Rue de la Voyante, Square de l'Ogresse, Rue du Crime impuni, Rue des Lois scélérates, Rue Œil-en-coulisse, Rue du Grand Écart, Rue Bougredane, rue du Mauvais numéro, Place Caserio, Cité Pranzini, Rue Serpent à Sonnettes, Rue du Solo, Rue à Gauche, Rue à Droite, Boulevard du Milieu, Boulevard

de la Température, Rue du Bacille de Koch, Rue du Cancer, Rue Ténia, Rue Jujube, Boulevard de la Grippe espagnole, Square de la Guillotine, Rue du Feu de Salve, Rue de Tact Élémentaire, Rue de la Physique Amusante, Rue Viande de Cheval, Rue de l'Huile de Ricin, Rue Cordial-Médoc, Rue Moulin-à-Vent, Rue de l'Hospice de Baume, Rue Aramon, Rue du Paquetage, Rue Sotte, Rue de la Constipation vaincue, Rue des Personnes pâles, Rue du Pique-Nique, Rue de la Belle-Infirmière, Rue du Cataplasme, Rue Cruelle, Rue Veau, Rue Vâche, Rue du Tabac, Rue de la Médaille Militaire, Rue des Épidémies, Rue du Fisc, Rue du Testament, Rue du Prospectus, Rue du Monologue, Rue du Défunt, Rue Corbillard, Rue de la Chaussure Nationale, Rue des Cocus, Boulevard du Bec de Gaz, Rue du Bec Auer, Boulevard du Delirium tremens, Rue de l'Ancien Trois-Cinquante, Rue du Bœuf gras, Rue des Chevaux de Bois, Rue du Catafalque, Rue du Billet à Ordre, Boulevard de la Repopulation, Passage des Filles Mères, Avenue du Passage ;

Rue du Lait Condensé, Rue Nombriil, Rue du Sociétariat, Rue Pan-Pan l'Arbi, Rue Ça-qu'est-bon, Rue T'en-n'auras, Rue Re-me-le, Pont des Soupirs, Pont des Baisers, Pont des Gros mots, Pont des Bonhommes, Pont des Conserves, Pont des Aveugles, Pont aux Anes, Pont au Pou, Pont Ana, Pont à relier, Pont à reluire, Pont Pied, Pont Sot, Pont Pette, Faubourg de la Vapeur, Faubourg du Ciment Armé, Faubourg de l'Hecto Watt, Rue de la Roue Libre, Rue de la T. S. F., Rue Petit Trou, Rue de la Quatrième dimension, Rue de la Section d'Or, Rue de l'Effort Moderne, Rue Bernheim jeune, Rue Ambroise Vollard, Rue Paul Guillaume, Rue Madame Druet, Rue Lepoutre, Rue Chéron, Rue des Frères Rosenberg, Rue Sborowsky, Rue Halvorsen, Impasse Basler, Rue Durand-Ruel, Rue Aubry, Rue de la Merveille, Rue Monte-en-l'Air,

Rue au Figue, Rue du Jar, Rue de l'Entrave, Rue Poing...

— Assez ! ordonna le Procureur de la République, assez !...
c'est un scandale !

— Qu'on les enchaîne ! hurla le commissaire de police.

— Ah ! les frères !

— He bien, La Chouette ?

— Mande pardon, mon procureur ! c'est plus fort que moi.

Les deux copains n'opposèrent aucune résistance. Sur le seuil de l'immeuble le peuple ne manqua que de peu leur massacre.

On les fusilla huit jours plus tard au Pré-Catelan, à quinze heures de l'après-midi à la demande des journaux du soir. Herbert Barbatrix et Athanase Thibaldy sont tombés en héros.

Quand l'adjudant Principat (Hilarion) vint leur tirer dans l'oreille le treizième et le quatorzième coups réglementaires, il entendit les morts murmurer :

— Rue du Coup de Grâce...

— Place du Service intérieur...

— Rue de la Théorie...

Et recula d'effroi. Signe probable de la victoire des vaincus.

ANDRÉ SALMON.





Un Donneur d'Illusions

“ Plantin ,,

Labore et Constancia.

CHAPITRE I.

DU LIVRE, VALEUR NOUVELLE

L'Art est une merveilleuse illusion qui nous facilite singulièrement la vie. Il est, puis-je dire, une pétition de bonne foi. Et la beauté, selon Stendhal, est une promesse de bonheur. Mais c'est une promesse toujours tenue. En fin de compte, les beaux arts ne sont qu'un moyen de divertir de nous-mêmes notre pensée : ils sont la duperie la plus agréable qui nous dissimule momentanément les soucis trop dissolvants. Tout génie tient toujours quelque chose de ces thaumaturges orientaux qui, par des stratagèmes, parviennent à égarer la conscience des spectateurs présents à leurs miracles. Et comme devant la réalité exigeant de notre part un incessant effort, il nous est propre d'être crédules et lâches, les arts sont pour nous le vin le plus enivrant et la plus idoine à nous permettre tous les excès. La lecture, plus particulièrement, favorise notre débauche spirituelle car l'imagination qu'elle cultive n'a point ses limites dans le monde sensible qui nous entoure. Toutes

les tragédies qui dans un crâne d'homme se peuvent jouer, demeurent irréalisables tant leur variété et leur promptitude sont grandes. En dehors du possible, elles franchissent la lisière des boisés du mystère. — Je constate précisément que le mystère est notre grande tentation. Sa recherche et celle du bonheur sont le mobile qui parfois élève l'homme à la grandeur de l'inconnu. Autant que l'espoir auquel il ressemble, le goût de la beauté irrévélée que l'on soupçonne accessible au terme d'une initiation, que celle-ci soit une étude assidue, une lecture consciencieuse ou un spectacle, notre goût cherche l'art de s'oublier soi-même dans les délices enchanteresses d'un jardin enchanté où chacun rêve de butiner la quiétude sur les lèvres d'une improbable Armide. La septième porte consignée à la dernière épouse de Barbe-Bleue m'a toujours fait concevoir avec émotion l'attirance qu'exerce sur nous le mystère interdit à notre curiosité. Si j'avais tenu la clé de la chambre où gisaient toutes les hypothèses, j'eusse, à l'instar de la sœur d'Anne, ouvert la porte et je me fusse perdu volontiers. Tout l'art n'est que l'attente d'une révélation que nous cherchons en gravissant les marches de notre palais intérieur. Loin de la réduire, les défenses d'accès ne font que stimuler l'ardeur de notre quête car nous est promise la joie de l'obstacle franchi à nos risques et périls.

L'art nous aide à monter dans la vie : il n'est que l'ascèse de notre émotion vers les sommets du tragique. Un bien est là qui ne nous est pas promis, que nous convoitons en peinant et que nous n'acquerrons jamais. A considérer les choses d'un œil simplement clairvoyant, il nous vient la notion de la grande naïveté des artistes et de la non moins grande simplesse de ceux qui se réconfortent par leur exemple. Mais c'est là le fait d'une froide considération de la vie autant illusoire qu'organique ; elle ne s'accommode guère de la froideur rationnelle. Un

coucou a chanté là-haut comme la Lorelée des ténèbres. Il faut bien que nous sachions qui elle est et quels sont les lieux puis qu'un chemin y mène.

Les arts nous sont d'un grand secours et le plus propres à remplacer en notre mémoire les cultes absents qui, du reste, sont leur essence vulgarisée en dogmes. J'aime les arts parce qu'ils grandissent la vie et qu'ils la portent vers les mouvements nouveaux dont nous ignorons la fin. Ceux-ci sont à venir dans la splendeur des rythmes de la durée que nous retrouvons au fondement de toute foi humaine. J'admire l'homme génial parce qu'une parcelle de lui-même échappe au désastre des choses périssables. Moins lui, l'évanescence de la réalité serait le plus déprimant des spectacles. — La vie doit tout aux créateurs de durée. Ils ont d'elle une conscience plus profonde que la nôtre puisqu'ils discernent dans l'enchevêtrement des lois constantes ce qui fait défaut à l'humanité de leur époque. Ils sont le tangible encouragement de l'espoir et de l'invincible présomption qui animent les vivants.

L'œuvre des grands imprimeurs de la Renaissance est à cet égard l'une des plus significatives. A-t-on songé aux splendeurs secrètes que le livre a soudainement révélées aux hommes jusqu'alors livrés aux caprices de leur inspiration ! Le livre commode, divertissant et de diffusion aisée est le stupéfiant le plus effectif que le génie humain ait jamais découvert sur la voie des paradis artificiels. Il a supprimé l'effort du patient labeur, la lente mais sûre acquisition du savoir et l'endurance qu'exigeait avant lui la conquête du bonheur. Il nous a ouvert le refuge de l'illusion facile pour quand nous nous sentons las de l'action ; à nos yeux interdits il a démasqué les mille cabinets secrets d'innombrables châteaux de Barbe-Bleue. Aujourd'hui, le roman à succès chaque jour renouvelé affecte d'un paisible délire des milliers d'esprits ; tour à tour le génie mai-

vais de chaque livre nous possède. Il y a trois siècles à peine, heureuse était la famille favorisée d'une Bible manuscrite qui, toute une vie durant, alimentait les commentaires des conteurs diversement inspirés lors des veillées. De ce temps, il y avait l'ennui et le rêve méditatif infiniment le même, toute l'uniforme et séculaire broderie des histoires bibliques offerte en guise de distraction et de culture spirituelle. Mais depuis l'existence des presses, il nous faut nos feuilles imprimées, notre livre par jour. Dès qu'ils nous manquent, nous ressentons un malaise, le malaise qu'autrefois devait procurer le vide de l'ennui. La lecture est devenue pour la masse humaine une fonction nécessaire, fastidieuse parfois, plus souvent agréable. Nous ne savons plus penser ni créer par nos seuls et propres moyens. Le mal du livre est la suggestion : nous sommes les « suggérés ».

Le livre fut un bienfaiteur et comme tel corrupteur.

Je veux à présent parler d'un homme qui a édifié une œuvre à ce point magnifique que je ne sais plus s'il me faut la maudire ou la louer comme l'image de la grandeur. J'y vois une réalisation grandiose dont les effets ont peut-être été néfastes sur la valeur humaine mais dont la beauté demeurera toujours indubitable. Il s'agit d'un donneur d'illusions, de l'imprimeur Plantin et de son imprimerie.

CHRISTIAN.





Éloge de Landru

La question se pose une fois de plus. Y-a-t-il pour les hommes d'exception une loi d'exception ? L'expérience semble avoir prouvé l'affirmative. Il est, je crois, impossible d'égaliser les facultés de l'homme. Les moyens qu'il emploie pour se réaliser doivent être en rapport avec ces facultés. Si j'ai meilleur appétit que mon voisin, on ne saurait m'interdire de manger plus que lui.

La lecture des Droits de l'Homme ne peut convaincre. Quand on me dit que ma liberté cesse au moment où elle trouble celle d'autrui, je songe aux guerres et à la Raison d'État. Non que je veuille ici quereller les rois qui déclarent la guerre, si cela est nécessaire au développement de leur personnalité — à condition que cette dernière soit exceptionnelle, c'est-à-dire supérieure — mais je prétends que cette liberté d'action doit s'étendre à tous les domaines et, sans souci des plaintes je suis décidé à faire mon devoir.

Pour les hommes supérieurs, les artistes, les empereurs, les fous, les amoureux, tous ceux dont la tête dépasse le niveau de la mer humaine, il n'est qu'une façon de « faire son devoir », c'est d'accomplir entièrement leur volonté. Les moyens seront légitimés par le résultat.

La foule n'a le droit de les accabler que si leur impuissance éclate. Dans les cirques romains, le peuple condamnait à mort le gladiateur vaincu et il avait raison.

Je ne tente pas une apologie du Droit du Plus Fort; cette théorie s'applique à des cas où toute idée de domination physique, morale ou intellectuelle est absente. On en trouve de nombreux exemples parmi les collectionneurs et les bibliophiles.

Les passions sont nos ombres fidèles. La sciomancie nous apprend qu'un homme sans ombre doit mourir dans un délai de trente jours. On peut donc considérer les hommes sans passion comme des cadavres vivants et il ne faut pas craindre de dissiper ces fantômes par des paroles ou des gestes magiques.

Il ne faudrait pas déplorer qu'une passion trop forte en brisât quelque autre moins robuste. Plus cruels, nous tuons chaque jour des animaux inoffensifs. D'ailleurs, ce que j'expose n'implique nullement la suppression de la douceur et de la pitié. Saint-Vincent de Paul et Ophélie sont nécessaires à côté de Troppmann ou de Gilles de Retz. Ce sont les infirmières en chef de l'Humanité.

Le monde humain est encore un réseau de chemins de fer aux lignes enchevêtrées, et les rapides écrasent impitoyablement les petits trains de banlieue qu'ils rencontrent.

L'homme moderne est extensible et sa force projetée frappe et détruit. Les coups de poing du boxeur abattent l'adversaire à moins qu'il ne s'égarant sur la peau morte des pushing-balls.

Ici-bas, chaque coup frappé crève des ballons rouges, chaque geste qui s'accomplit en profondeur condamne à mort.

Les révolutionnaires, bolcheviks, communistes ou autres voudraient-ils coucher leurs tables de Loi sur le fameux lit de Procuste ?

Pour égaliser les hommes, il faut leur couper la tête ou leur allonger les jambes.

Landru est le type de l'homme contraint par sa volonté à accomplir certains actes que sa sensibilité devait regretter sans toutefois y mettre une entrave.

L'étude de la psychologie des femmes l'a conduit en prison. Il y a environ 120 ans, un poète français, Monsieur Legouvé, voulut exprimer le sentiment masculin à l'égard des femmes et écrivit ce vers.

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

Les hommes de notre époque n'ont plus le même sentiment.

On sait qu'il y aura bientôt des hommes nés de l'électricité et que le ventre d'acier des machines aura portés. Bientôt vivra toute une humanité artificielle. Il sera loisible aux amateurs et aux savants de se livrer à de curieux essais. On pourra construire des hermaphrodites de toute espèce et même, les trois sexes ne suffisant plus aux voluptueux, on en inventera de nouveaux.

Le respect qui nous courbait devant les femmes a cessé quand celles-ci ont voulu nous ressembler. Landru que sa mission obligeait à supprimer quelques personnes du sexe féminin ne doit pas supporter nos reproches. Tout au plus, pourrait-on le blâmer d'avoir employé pour ses opérations des moyens désuets ; à quoi bon le brasier quand nous avons le fauteuil électrique et les rayons ultra rouges.

L'issue du procès Landru n'est pas douteuse. L'acquittement s'impose.

C'est du moins ce que j'espère et je ne suis pas le seul. — La théorie de la volonté appliquée va bientôt changer la vie.

Il s'agit de défendre UN PRÉCURSEUR.

GEORGES GABORY.



L'Harmonie des Mouvements

Parler, c'est déjà trahir la pureté de la pensée. Ce qui se conçoit bien s'énonce rarement clairement, et les mots pour le dire viennent malaisément. Transformer une pensée en verbe, c'est l'habiller d'un complet de confection. Tant mieux si l'étoffe se joue en plis harmonieux. La preuve c'est qu'il n'y a pas de traductions parfaites, tout linguiste a renoncé à transcrire l'esprit des ses premières tentatives, et n'approche d'un résultat approximatif que par défaut.

Il n'est point question de la transformation que notre personnalité fait subir à l'œuvre d'art. Je ne considère que des moyennes, des lieux communs, mais je recherche l'unité, pour la joie de mon intelligence et la sécurité de mes amis.

Il y a des arts qui vivent des contingences. La peinture pure s'ébauche à peine, et je sais la longue patience, plus persévérante qu'une toile enduite, dessinée, peinte, repeinte et vernissée, pour que, des éléments épars saisis dans la nature, le commerce des hommes et le prisme de la tradition, je sois parvenu à aimer un Van der Meer, un Ingres, un Renoir ou un Picasso. Confronté avec la musique ou la danse, musique faite chair, j'ai perçu la notion de vie propre de ces arts, sans préjudice des apports d'individualités plus ou moins riches ou passionnées.

La musique a une valeur absolue que ne connaît nul autre art. Elle vit de ses propres forces, et il n'y a aucun art, qui demande pour être goûté, moins d'intelligence. J'ai vu les foules de Covent Garden comme celles du Colyseum, de la salle Gaveau comme de la Monnaie crier d'enthousiasme à tel scherzo de Dukas, ou à tel ballet d'Eric Satie, foule qui serait restée froide à l'audition la plus claire de Molière ou d'Ibsen. C'est que la musique s'adresse directement à la sensibilité, même la musique la plus haute, Bach ou Victoria, l'intelligence est touchée ensuite. La création artistique est directe, sans intermédiaire. Elle ne nécessite qu'une éducation élémentaire et du goût.

La danse a jusqu'à présent accompagné ou commenté la musique. Il appartient aux Grecs et de nos jours à Demeny et à sa seule élève, héritière de sa tradition et de sa pensée, Mademoiselle Sondaz, d'avoir créé des éléments de danse pure, dégagée de tout symbole religieux ou érotique.

L'art et la science du mouvement tels que Demeny les a définis, puis enseignés sont d'un accès difficile, ils demandent une initiation intelligente, et si les éléments en sont accessibles à tous, leur synthèse demande une longue et sérieuse étude.

Mais ils offrent cet attrait des choses profondes qui ouvrent à nos possibilités des portes infinies.

Demeny s'était attaché à l'étude des sports. Il fut un adepte de la méthode suédoise, puis s'en détacha, mais ce ne fut qu'assez tard qu'il conçut son « Harmonie des Mouvements » car elle était le résultat de longues études ; science anatomique et physiologique, mécanique, analyse de la locomotion normale et anormale au moyen des appareils chromophotographiques dont il fut l'inventeur-observation du mouvement chez les animaux, étude de la gymnastique et de la danse grecques non seulement d'après les bas-reliefs, les plats, les vases, mais aussi d'après les textes de l'époque.

Un jour, ayant assisté à une démonstration de gymnastique rythmique, il fut frappé par les insuffisances et les erreurs de cette méthode, insuffisance gymnastique qui ne donne qu'un développement trop anodin des muscles, erreur d'interprétation musicale qui ne tient compte que du rythme — déformé d'ailleurs par une accentuation trop brutale du temps fort — et néglige absolument la mélodie. C'est toute la plastique de la danse qui lui échappe en même temps que toute la métaphysique de la musique.

De plus, cette impulsion donnée à chaque premier temps amène des troubles circulatoires, crée une atmosphère de nervosité trop propice aux développements hystériques.

Il rêva alors d'une gymnastique, d'une danse humaines, où les mouvements ne résulteraient plus d'excitations aveugles, simples réflexes musculaires, mais resteraient sous le contrôle constant et souverain du cerveau, soucieux d'en faire disparaître toute brutalité, toute nervosité pour n'y laisser que géométrie, nobles instincts et harmonie.

Quelques artistes, tels que Raymond Duncan, avaient bien essayé de retrouver la méthode gymnastique employée par les Grecs. Mais ils commirent l'erreur de ne considérer que le profil des dessins retrouvés et de croire que l'état du mouvement que représentent ces dessins était le mouvement tout entier.

De là une série d'attitudes assez bien réalisées mais reliées entre elles sans règle et sans logique. On passait rapidement sur les mouvements intermédiaires et les profanes étaient satisfaits, mais un œil critique ne pouvait découvrir que de l'insuffisance.

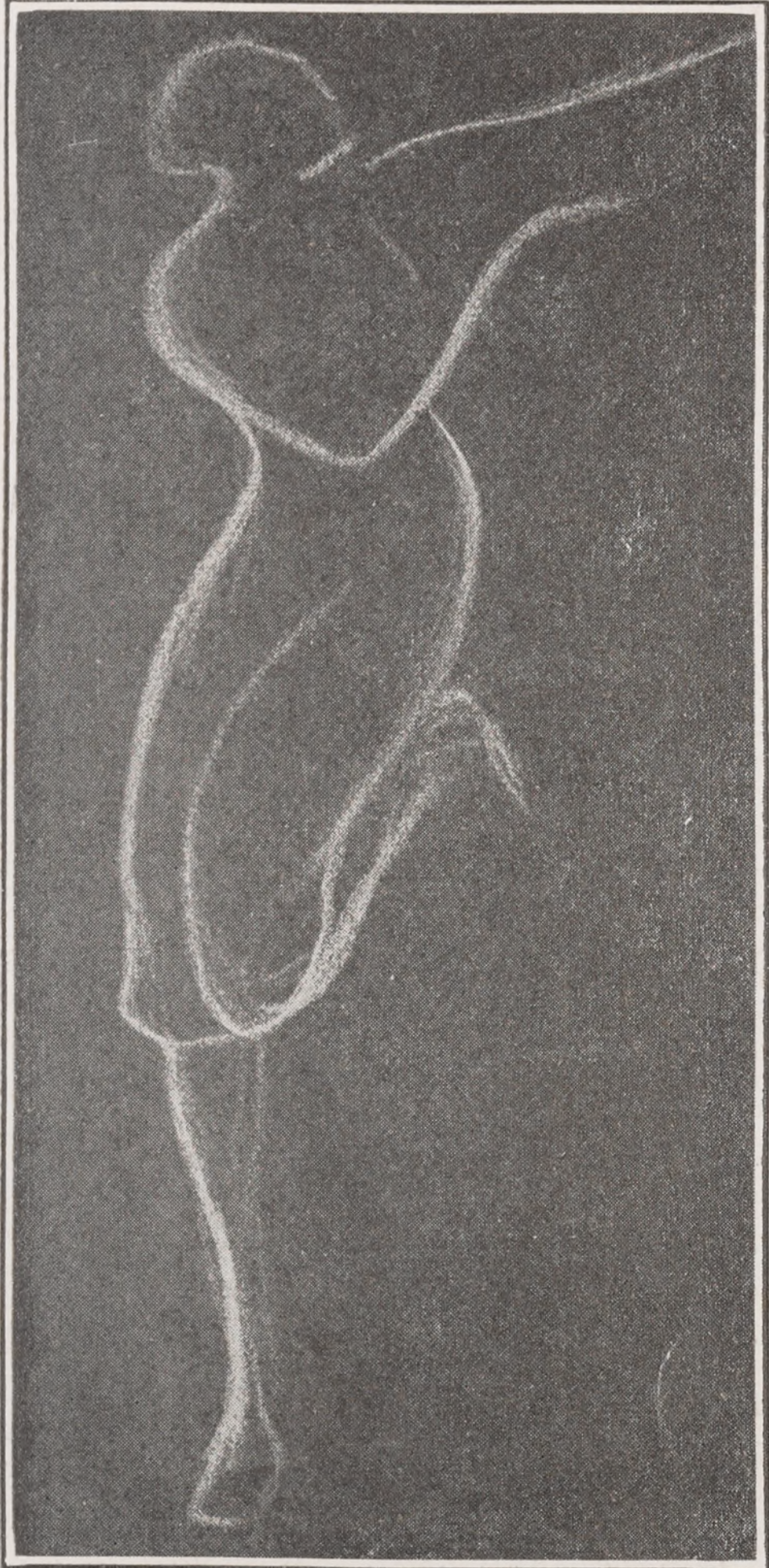
Une simple épreuve fait d'ailleurs tomber ces soi-disant reconstitutions : demandez à l'exécutant de ralentir considérablement son mouvement et toute la pauvreté en apparaît. De là, d'ailleurs, le vide des danses lentes et graves, exception faite de certaines danses orientales, notamment de celles de Sahary Djelly, qui demeurent dans la plus parfaite tradition grecque : Noblesse d'attitudes et beauté des lignes.

Demeny travailla donc à la recherche des lois scientifiques des mouvements et établit l'esthétique du geste en trois propositions : *Première proposition. Le sujet exécutant doit être beau, il doit posséder des proportions exactes, une attitude parfaite de belles lignes élégantes et précises.*

Deuxième proposition. Le sujet décrira dans l'espace des trajectoires parfaites rigoureusement coordonnées.



Attitudes de M^{lle} VENDAZ.
(Dessins de M. L. de la Rocha).



Attitudes de M^{lle} VENDAZ.
(Dessins de M. L. de la Rocha).

Troisième proposition. Le sujet exprimera dans ses mouvements le caractère propre de sa personnalité.

Cette dernière condition étant un don inné, l'extériorisation spontanée, le propre du génie échappe à tout enseignement.

Mais les deux premières sont du Sommaire de l'Art de la Science et de la Pédagogie et Demeny les a exposées dans son « Harmonie des Mouvements ». Il substitue aux mouvements secs et pauvres des gymnastiques jusqu'alors enseignés le mouvement « lent », « arrondi » et « cultivé » qui devait s'introduire dans nos méthodes d'enseignement gymnastique, et malgré l'opposition entêtée que firent les ignorants, les routiniers ou les envieux, elle requit peu à peu les méthodes détestables qui faisaient des femmes, de faux athlètes. aux lignes masculines, aux gestes saccadés, faisaient des poitrines plates, les dos arrondis et les reins ensellés.

La ligne, disait-il, c'est l'effort, or, la ligne étant la beauté, on peut dire : La beauté c'est l'effort.

Ceci est la condamnation de toute cette beauté factice, puérile et niaise que l'on cultive dans certaines écoles, qui recherchent la grâce et aboutissent aux attitudes contorsionnées et prétentieuses des mannequins des Galeries Lafayette. Demeny voulait que l'on se préoccupât d'exécuter rigoureusement le mouvement qu'il venait de décrire, la beauté devant en être la résultante logique, mais qui n'est pleine et absolue *que si on ne la recherche pas*. Un beau fauve qui marche puissamment exerce sa force, cherche à l'exprimer et à dominer, mais non à être beau ; on est beau parce qu'on est fort, souple, précis, tranquille, mais non parce qu'on veut être beau.

La variété de ses mouvements est infinie ; les règles posées, l'imagination peut en tirer toutes les combinaisons normales. La découverte du mouvement arrondi fut non seulement un progrès esthétique, mais aussi un moyen d'entraînement musculaire extrêmement fécond, car tous les muscles qui manœuvrent les articulations y entrèrent en jeu et comme de plus ils travaillent les uns après les autres, ils se fatiguent moins vite et la circulation n'est point altérée. De plus, les membres autrefois raidis, vont s'assouplir, tous les membres vont devenir vivants et on verra le mouvement couler en onde frémissante de l'épaule au bout des doigts par une série de contractions et de décontractions alternées qui est le principe de la reptation et qui va servir de base à l'interprétation du rythme, la contraction correspondant au temps fort et la décontraction au temps faible.

La force ne s'exprimera plus en brutalité mais en grandeur et en amplitude.

Quant à la ligne mélodique, elle sera traduite par la direction des mouvements qui la suivront d'aussi près que possible.

La gaité, la joie seront exprimées par des mouvements vifs des jambes.

C'est au buste, au bras et à la tête que sera réservée l'interprétation du pathétique.

Dans la pratique, son enseignement est demeuré surtout gymnastique de développement, gymnastique de redressement ; trop peu d'élèves ayant pu aller au delà.

Ce n'est point, et c'est là sa grande valeur, une méthode spéciale étroite

limitée à tel ou tel rite, hors desquels il n'y aurait pas de salut, mais une chose vivante, applicable à la vie tout entière, créatrice de santé, d'équilibre et de joie.

Car ceux qui ouvrent des écoles de danse plastique se préoccupent trop souvent de flatter le goût du public mais non de l'éduquer; on cultive les plus chers défauts, on y consacre ses vices en les stylisant pour ainsi dire et le plus navrant est, que des esprits intelligents et artistes soutiennent ces entreprises par ignorance technique ou par indifférence.

Tout le monde sait qu'à force de mimer certains sentiments (déformation professionnelle) on finit par les éprouver. Or, mimer la force élégante et la joie humaine entraîne vers une sérénité et une simplicité qui sont une réaction bienfaisante à notre époque surmenée et factice.

Demény a toujours lutté contre les exécutions de trompe-l'œil où l'on néglige le détail pour s'attacher à l'ensemble, il ne prétendait pas former des figurantes de ballet, mais des individualités fortes, des personnalités et son enseignement était profondément *artistocratique*, ce qui explique qu'il n'ait pu atteindre le grand public.

Il y aurait là un immense enseignement à puiser à condition de ne point mécaniser cette découverte exquise et de lui garder son mystère de belle création vivante.

Par la richesse de ses mouvements, elle offre à tous un entraînement parfait, qui amène le développement en longueur de tous les muscles à l'exception de ceux de l'abdomen et du dos, rétrécis par des mouvements statiques ou concentriques. Le résultat en est une forme élégante, harmonieuse, une force souple et consciente.

Cet entraînement serait aussi une aide puissante pour les jeunes artistes qui se destinent au théâtre ou au cinéma; il leur donnerait une marche aisée et naturelle, des gestes plus souples, plus variés, enfin une belle attitude en scène. Pour les enfants, c'est le complément logique des études musicales, et l'antidote contre la cérébralité et la névrose.

Après de nombreuses manifestations d'art plutôt décevantes comme il serait heureux de rencontrer un art sain, logique et intelligent.

L'œuvre de Demény nous invite à pénétrer dans un monde nouveau.

La verrons-nous féconder notre art avant qu'elle ne soit irrémédiablement déformée ou commercialisée? Et les artistes resteront-ils indifférents à cette tentative d'art pur?

FLORENT FELS.



Notes sur la Pathogénie

En tant que chapitre spécial d'une philosophie générale, la pathogénie n'a encore jamais été tentée. A mon avis elle n'a jamais été abordée d'une façon strictement scientifique, c'est-à-dire objectivement, amoralement, intellectuellement.

Tous les auteurs qui ont traité de la question sont remplis de préjugés. Avant de rechercher et d'examiner le mécanisme des causes morbides, ils considèrent « *la maladie en soi* », la condamnent comme un état exceptionnel, nocif et indiquent de prime abord les mille et une façons de la combattre, de la troubler, de la supprimer, concevant a priori la santé comme un état normal, absolu, fixe.

Les maladies sont. Nous ne les faisons ni ne défaisons à volonté. Nous n'en sommes pas maîtres. Elles nous font, nous modèlent. Elles nous ont peut-être créés. Elles sont propres à cet état d'activité qui s'appelle la vie. Elles sont peut-être sa principale activité. Elles sont une des nombreuses manifestations de la matière universelle. Elles sont peut-être la principale manifestation de cette matière dont nous ne pourrons jamais étudier que les phénomènes de relation et d'analogie. Elles sont un état de santé transitoire, intermédiaire, futur. Elles sont peut-être la santé même.

Tracer un diagnostic c'est, en quelque sorte, établir un horoscope physiologique.

Ce que l'on appelle conventionnellement santé n'est, en somme, que tel aspect momentané, transporté dans un plan abstrait, d'un cas particulier déjà franchi, reconnu, défini, fini, éliminé et généralisé à l'usage de tout le monde. Comme un mot qui n'entre au Dictionnaire de l'Académie Française qu'une fois usagé, dépouillé de la fraîcheur de son origine populaire ou de la venusté de sa valeur poétique, souvent plus de cinquante ans après sa création (la dernière édition du docte Dictionnaire est de 1879) et la définition qu'on en donne, le conserve, l'embaume, quoique décrépit, dans une pose noble, fautive et arbitraire, qu'il ne s'était jamais connue, au moment de sa vogue, alors qu'il était actuel, vivant, immédiat, la santé, reconnue bien publique, n'est que le triste simulacre d'une maladie démodée, ridicule, immobile, quelque chose de solennellement vieillot, qui se tient vaguement debout entre les bras de ses adulateurs et qui leur sourit de ses fausses dents. Lieu commun, cliché physiologique, c'est quelque chose de mort. Et c'est peut-être bien la mort.

Les épidémies, et plus spécialement les maladies de la volonté, les névroses collectives, comme les cataclysmes telluriques dans l'histoire de notre planète, marquent les différentes époques de l'évolution humaine. Il y a là un chimisme élémentaire et compliqué qui n'a encore jamais été étudié.

BLAISE CENDRARS.

Les Arts

L'empereur Maxence réunissait parfois à Alexandrie les habitants riches et pauvres qu'il suspectait de christianisme, et sous la menace des bêtes féroces les sommait de sacrifier aux idoles. Et Sainte Catherine, les larmes aux yeux, regardait tristement la foule de ces chrétiens d'une heure qui dénonçaient par crainte ce qu'ils appelleraient désormais leur erreur.

On dit moins qu'à l'occasion de ce pur héroïsme des fêtes étaient offertes en leur honneur. Peut-être des Académies ou Instituts recueillaient-ils ceux d'entre ces héros qui avaient insulté le mieux à la religion nouvelle, mais nul doute qu'il n'y ait eu ces jours-là distribution copieuse de distinctions quelconques aux plus influents.

C'est que les hommes n'ont jamais été créés pour vivre entre eux, non plus qu'avec les femmes d'ailleurs. Ce n'est qu'un expédient que l'on paie cher et si c'était à refaire... Toutefois cette fâcheuse habitude prise il faut bien vivre, et la vie végétative exige des raffinements à son intention. L'on a donc composé une formule d'art. Et pour complaire à tous, parce que c'est à tous qu'il faut qu'on plaise, tu ne seras ni grasse ni maigre, et l'on édictera pour toi les canons hiératiques, de Polyclète ou de Lysippe.

Or, au début de cette nouvelle ère d'après-guerre la chasse aux distinctions et grades artistiques s'annonce très vigoureuse. Et à cette occasion nombre de jeunes gens qui un instant furent néophytes de l'art de maintenant, et qui durant la guerre se conduisirent comme des héros, contiennent désormais leurs récents élans, pour sacrifier résolument aux idoles.

Il est toujours un peu pénible de voir de jeunes artistes se placer sous l'égide de vénérables critiques d'art, mais tout de même ce n'est pas là de l'arrivisme.

Une tactique, découverte depuis Maxence, nous montre d'ailleurs que les compétiteurs les plus autorisés aux distinctions précitées, paraissent être ceux là même qui semblent les mépriser le plus.

L'un de nos meilleurs, mais de nos plus anciens critiques d'art, protecteur d'un art succédané dont les défenseurs semblent avoir besoin de quelque salon pour soutenir encore l'autorité défaillante, cultive assez joliment cette ondoyante diversité.

L'histoire assez plaisante vaut d'être racontée.

Sous un premier pseudonyme et dans un premier quotidien, l'excellent critique fustige les « Académiciens fainéants » et pour cela bravo !

Toutefois dans un second quotidien et sous un second pseudonyme, le généreux écrivain guette attentivement toute promotion nouvelle de la Légion d'honneur, et quand l'une d'elle survient, dépose aux pieds du ministre une

requête circonstancielle dans laquelle il le prie de ne pas oublier les valeureux artistes... dont les noms suivent.

Mais soudain, dans un troisième périodique et sous une troisième signature, le remords parle, et l'impitoyable censeur se prend à railler joliment ce pontife à la brochette si fournie.

Pourtant sous un quatrième... Mais arrêtons là nos citations. Le jeu est assez spirituel et d'ailleurs nous n'avons pas à glâner une telle fécondité puisque prévenus à l'avance, Pinturicchio signait ses toiles de jolis vols de canards.

Mon vieil ami André Salmon qui malgré sa prédilection pour des œuvres qui permettent certes, les plus riches espérances, montre un très beau courage en acceptant de discuter parfois les théories cubistes me reproche d'avoir écrit que le cubisme devait être considéré comme une forme d'art qu'un nombre très restreint d'amateurs pouvait seul goûter, et que le cubisme était à la peinture ce que la musique de chambre était à la musique vulgaire.

Je crois cependant n'avoir pas tort et je dirai volontiers même que les plus belles œuvres de l'art ont toutes été de la « musique de chambre ».

L'éducation artistique du peuple semble bien difficile. Elle serait en outre certainement néfaste puisque confiée nécessairement à des professeurs ou des critiques d'art. Mais l'éducation artistique de ce que tout le monde appelle l'élite, et que l'on fait tous les jours semble bien la chose la plus misérable. D'avoir connu tant d'étudiants je me suis toujours demandé ce qu'un avocat un médecin ou un ingénieur pouvait savoir de l'art et aimer dans Homère, Shakespeare, le Tintoret, Chardin : je cite ces noms au hasard. L'on objectera que leur incompétence est excusable puisqu'ils ont autre chose à faire et qu'en somme il faut être sérieusement initié à un art pour le goûter sûrement, mais c'est à cela que je voulais venir, et voilà une « musique de chambre ».

Pourtant, malgré cela, on prône ces braves gens chez l'artiste barbu coiffé du large feutre qui leur montrant une toile, cligne de l'œil malignement en leur faisant voir un petit ruban rouge qu'il sort à demi de sa poche. Pour leur complaire on leur offre des productions qu'on leur donne comme définitives, mais auxquelles, pour complaire à leur ignorance, on a pris soin de donner la forme de timide démarquages d'œuvres plus sérieuses. Il en faut bien pour tous les goûts.

Non ! la beauté ne se tient pas au milieu. Seule peut s'accommoder d'une telle situation intermédiaire cette bonne vertu bourgeoise qui clôt prudemment ses volets lorsqu'elle entend crier « au Meurtre » dans la rue, cette vertu que l'on enseigne depuis l'origine du monde, encore qu'il n'y paraisse guère. Il faut bien vivre en effet, mais quelle erreur de le crier sur les toits.

Les grands artistes ont pour la plupart non pas vécu leur vie, mais on pourrait dire vécu leur mort, comme les apôtres et les prophètes.

Cependant un écrivain d'art qui semble faire profession d'implorer un chacun en faveur de deux ou trois artistes dont le talent remarquable mérite cependant mieux que cela, demande au cubisme ce qu'il appelle d'un mot barbare et fleurant l'université populaire et la politique, des *réalisations*.

Or voilà nettement posé le critérium de la médiocrité. L'artiste qui a réalisé est celui qui a trouvé la vérité. Eh bien, non, on ne trouve pas la vérité. Le pro-

blème, pour des hommes de foi et intelligents ne s'est jamais posé. Le doute sans qu'il soit rationnel n'en existe pas moins aux cœur des plus fervents et la foi de Pascal n'est pas celle du charbonnier. Pareille superstition encore que plausible dans la foi religieuse est inadmissible en art comme elle l'est dans les sciences qui ont démontré par des exemples si troublants qu'il n'y avait pas de vérité. En art comme en mathématiques il y a mieux que le 2 et 2 font quatre.

En réalité je ne connais qu'une vérité, celle-là hélas ! bien humaine celle de *l'homme à principes* que moins pompeusement il faudrait nommer l'imbécile heureux. Celui-là seul a trouvé la vérité. Par contre Renoir avoue ne voir clair dans la peinture que depuis dix ans. « Un jour, je m'attendais moi même » disait joliment Apollinaire dans son admirable naïveté de poète. Et malgré que André Billy ait rétorqué : « Vous verrez qu'il se posera un lapin » une dame peintre s'écrie : « je me suis trouvée » !

Non, l'on ne se trouve pas, et il faut faire la guerre sur la terre, mais oui comme les autres. Les photographies ne ressemblent jamais et débordent sur les cadres, les miroirs eux-mêmes n'ont pas de convictions, et quoique l'on dise : il n'y a jamais longtemps qu'on sait ça.

Encore une fois il faut bien vivre.

Suivant alors l'éternelle loi sociale et artististique, transigeons et faisons autre chose, mais avouons qu'il est bien difficile de parler d'art dans ce cas-là.

MAURICE RAYNAL.



Le Théâtre

A PROPOS DU « PARADOXE »

Premier Interlocuteur : N'en parlons plus.

Second Interlocuteur : Pourquoi.

Premier : Ce sont les idées de votre ami.

Second : Qu'importe !

Premier : Et puis, sachez que j'ai trop fréquenté les comédiens pour ne pas être de l'avis de Diderot sur la question de la sensibilité de l'artiste. A quoi bon recommencer la discussion. Ne nous expliquons point si nous voulons nous entendre.

Second : Je ne m'explique jamais qu'avec quelques personnes. Vous êtes de celles-là. Mon ami le comédien en est aussi. Je ne vous mettrai jamais en présence ; vous êtes entêté, il est bouillant de nature. En m'interposant je vous mettrai d'accord.

Premier : Jamais. Votre ami est le comédien le moins sensible que je connaisse — aussi est-il excellent comédien — et il va partout prêchant la cause de la sensibilité qui selon lui fait les grands acteurs.

Second : Ainsi que les grands poètes, les grands peintres, les grands musiciens. Mon ami n'est pas sensible au sens que vous attribuez au mot « sensible », mais il sent. En concevez-vous la différence.

Premier : Je ne la vois pas très nettement.

Second : Cette question a pourtant bien taquiné les philosophes depuis Diderot. Il faudrait d'abord s'entendre sur la valeur du mot. Sensibilité ! Tout le monde a de la sensibilité. Mon chien a de la sensibilité ! — La sensibilité de l'artiste ne doit pas être confondue avec celle du vulgaire. Sa qualité rare, unique, exquise, l'en différencie totalement.

Premier : Cela a dû pourtant être toujours ainsi.

Second : Assurément, mais Diderot est très excusable de ne l'avoir vu d'abord. La sensibilité était à son époque un sentiment nouveau dans la philosophie et que l'on s'attachait à découvrir en soi, autour de soi. Mais un sentiment doit naître de lui-même et ne doit pas être provoqué. L'idée du sentiment peut-être facilement prise pour le sentiment lui-même. En ce cas la cristallisation de l'idée, en se développant autour du sentiment le déforme et le boursoufle. Dans notre cas la sensibilité est devenue sensiblerie. Examinez seulement la description de « l'homme sensible » dans le « Paradoxe » ; voyez les cris qu'il pousse, les larmes qu'il répand, la voix qui s'entre-coupe de sanglots, la tête perdue, les entrailles se-

couées, ce sont les symptômes du mal de l'époque ; une époque souffre toujours d'un mal, mal engendré par la réaction contre l'époque précédente, mal nécessaire, mal d'enfantement d'une nouvelle période d'art.

Premier : La sensiblerie dont vous parlez devait surtout se développer dans la période romantique.

Second : Elle devait aussi mourir avec elle. Nous voici revenus à la tradition classique avec une sensibilité pure, vraie, d'ailleurs enrichie par toutes ses bienfaisantes transformations. Mais dire avec Diderot que plus un artiste est grand moins il est sensible n'est même plus paradoxal. C'est faux.

Premier : Diderot étudie surtout la sensibilité du comédien.

Second : Il étend ses affirmations à l'artiste en général qu'il veut spectateur froid, tranquille, pénétrant, trop occupé à regarder, à reconnaître et à imiter pour être vivement affecté au dedans de lui-même. Ces assurances sont outrées. J'ai pourtant vu quelques artistes dans ma vie — on en voit peu ; la postérité qui est encore, après tout, le seul criterium en cette matière, nous le montre assez — j'en ai vu même accomplir des actions laides, basses, révélant une absence complète de moralité, de justice, d'équité, de tout ce que l'on est convenu d'appeler dans la société les sentiments élevés, — je n'en ai jamais vu encore d'insensible.

Premier : Le comédien qui se sert de ses dons naturels, et qui en dépend complètement, doit être particulièrement maître de lui-même.

Second : Je le reconnais, et c'est pourquoi je fais aussi grand cas de lui. C'est un homme rare. Le comédien idéal devrait posséder l'esprit encyclopédique par excellence, être doué également pour tous les arts ; il serait le type supérieur du dilettante. Il aurait peut-être plus que tout autre artiste la faculté merveilleuse de saisir sa sensibilité au point juste, de la fixer et de l'arrêter. Le poète, le musicien, le peintre, le sculpteur, n'ont pas besoin de se posséder à si suprême degré. Leur tâche de création immédiate et complète permet l'abandon, la nonchalance. Dans sa courte et fugace réalisation, le comédien maître absolu de lui-même, pratique un dosage très minutieux et très précis de ses facultés. C'est pourquoi je crois à l'inégalité du jeu d'un acteur selon qu'il est plus ou moins bien disposé, inégalité qui ne se manifeste que par des nuances imperceptibles pour tout autre qu'un connaisseur. Le portrait que fait Diderot du parfait comédien me rendrait ce comédien insipide : tout serait mesuré, combiné, appris, ordonné dans sa tête ; la chaleur aurait son progrès, ses élans de rémission ; les mouvements seraient les mêmes, il se répèterait sans émotion ; ses accents feraient partie d'un système de déclamation, seraient faux s'ils étaient plus bas ou plus aigus de la vingtième partie d'un quart de ton (sic), ils ne seraient justes que si l'acteur s'écoutait longtemps avant de les émettre, et il se répèterait ainsi chaque fois sans émotion. Un tel comédien serait banal et médiocre.

Premier : Il en est.

Second : A celui qui conserve ce merveilleux équilibre dont nous parlions, à celui chez qui le cœur balance la tête, à celui-là la palme.

Premier : Diderot dit aussi que les comédiens n'ont aucun caractère et que c'est pour cela qu'ils sont propres à les jouer tous.

Second : Le mot est terrible et n'est que trop souvent justifié, mais il est inad-

missible. Je connais quelques comédiens dont le caractère très noble et très élevé impose le respect de tous. Et leur art ne consiste-t-il pas à se dépouiller de ce caractère pour se revêtir d'un autre plus noble ou plus vil.

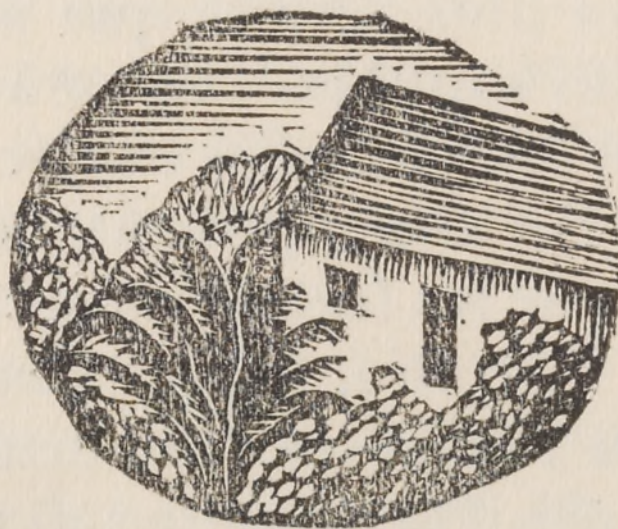
Premier : Il fait enfin d'eux un portrait peu flatteur, et peu digne d'estime, n'en déplaît à votre ami.

Second : Il serait le premier à déplorer qu'il en sût toujours ainsi, et à reconnaître qu'un comédien galant homme et une actrice honnête sont encore des phénomènes rares. Mais pourquoi s'en prendre tant à eux. N'en est-il pas de même dans la grande comédie, la comédie du monde. Regardez donc autour de vous.

Premier : Le fait est...

Second : La médiocrité est peut-être plus choquante dans leur état que dans tout autre. La misère dorée de l'esprit ne se pardonne pas. Mais il se fait tard. Allons souper.

PIERRE BERTIN.



La Musique

LES BALLETS DE STRAVINSKY

(Fragment).

Stravinsky est le premier musicien de grande envergure qui ait reconnu et exigé l'emploi direct du son, indépendamment de toute théorie ou de tout préambule cérébral. Loin de se laisser embarrasser par le dogme préétabli ou la spéculation, il se sert de son intelligence aiguë pour découvrir parmi les vibrations musicales puisées dans sa sensibilité et ses inlassables expériences sur l'ouïe, celles qui valent d'être formulées. Dans toutes les directions créatrices il garde sa raison vierge du préjugé, de l'habitude stérile et du penchant sentimental, et travaille uniquement par l'expérience et la recherche scientifiques.

Avec le son considéré comme un objet en soi, Stravinsky s'efforce, non pas de formuler des valeurs symboliques, philosophiques ou littéraires, mais d'évoquer ce que Jacques Copeau a désigné comme étant l'élément fondamental de la compréhension en art, « un état de sensibilité » dans lequel ses conceptions peuvent être directement perçues et comprises par les sens.

Doué d'une mentalité aussi objective, il est tout naturel que Stravinsky se soit adressé au ballet comme au plus séduisant mode d'expression. La chorégraphie, même dans sa forme la plus élevée, est plus concrète, plus tangible en substance et émeut d'une façon plus directe que n'importe quel drame tissé de mots. Le drame littéraire le plus subtil est exposé à avoir son sens obscurci par les associations linguistiques et les habitudes subjectives d'un auditoire. L'art de la danse qui dépend avant tout d'une représentation tangible faisant appel à la vision, n'est point embarrassé par les facteurs intermédiaires modifiant et détruisant l'unité émotive du drame littéraire. L'intention d'un poème chorégraphique est concentrée dans une action rehaussée, non seulement par la musique, mais par la couleur et la lumière que l'imagination ajoute. De là, qu'en raison de la plasticité des facteurs qui la composent, la chorégraphie possède une fluidité immense, et par conséquent le moyen d'exprimer des transitions subtiles et de délicates nuances d'humeur, impossibles à formuler à l'aide des termes mesurés du langage. Les mots ne peuvent acquérir la puissance synthétique des gestes et des expressions du visage qui offrent une plus grande rapidité d'alternation, de succession et de combinaisons simultanées, et par conséquent une signification plus variée et plus condensée. Bref, la danse affecte tout l'être par une accélération des idées synesthétiques suivant la manière de l'action idéo-motrice. Comme Lotze le fait remarquer : « Le spectateur accompagne le jet d'une balle ou la botte d'un homme d'épée, de légers mouvements du bras; le conteur novice narre son récit avec de fréquentes gesticulations; l'étudiant absorbé par la lecture d'une bataille, sent dans ses muscles une légère tension qui rythme les actions dont il

parcourt l'exposé. Ces effets deviennent de plus en plus fréquents à mesure que nous pensons plus profondément aux mouvements qui les suggèrent ». De ceci il résulte que la danse, plus qu'aucun autre genre dramatique, est capable de stimuler cet « état d'être » qui permet au spectateur d'acquiescer ce nouvel aspect de la conscience, cette expérience nouvelle qui est un des premiers motifs de tout art.

Stravinsky le dit lui-même : « Je ne veux pas suggérer les situations ou les émotions, mais simplement les manifester, les exprimer. Quoique je considère cet effort comme très ardu, je vise toujours à l'expression directe dans sa forme la plus simple. Je n'ai que faire du développement dans la musique lyrique ou dramatique. L'essentiel est de sentir et d'exprimer ce que l'on sent ».

De là, qu'il use objectivement de la forme chorégraphique et utilise les possibilités de l'ouïe. Comme Dargorirsky abolit les éléments réglés dans le drame musical, ainsi Stravinsky abolit ceux du vieux type « ballerine » dans le poème chorégraphique. Dans ses créations, la musique et l'action se mêlent activement et fluent en courant de son et de mouvement subtilement développés. Cette manière centrifuge ressemble beaucoup à celle que Tchekof emploie dans le dialogue de pièces telles que « Le verger aux cerisiers » où tout l'effet découle de l'accumulation des forces groupées.

Stravinsky est toujours aussi concis et aussi condensé que possible. De là, la force dramatique de ses œuvres : de là, leur clarté, leur splendeur et leur esprit. Son émotion est toujours intense, jamais diffuse. De son œuvre émane une intelligence de premier ordre. Elle ignore cette tautologie musicale qui caractérise des compositeurs tels que Wagner, Strauss et Charpentier. La musique de ses poèmes chorégraphiques ne s'éloigne jamais du thème dramatique. Stravinsky n'utilise pas les grandes constructions de musique abstraite. La musique d'ensemble dans « Petrouchka » n'est pas un faisceau de refrains mélodiques et de cadences harmoniques bien limitées ; c'est une fusion très active d'images kaléidoscopiques exactement équivalentes aux mouvantes impressions qui forment l'atmosphère exubérante des scènes dansées par la foule.

Dans l'orchestration l'objectivité de Stravinsky se maintient et contribue puissamment à la synthèse de ses méthodes dramatiques. Il abolit la vieille formule conventionnelle de la division des instruments en plusieurs groupes. Il traite chaque instrument séparément comme un facteur individuel contribuant à l'effet général, et écrit pour chacun en faisant la vérification expérimentale de ses qualités particulières et des caractéristiques de son timbre. De cette manière, il obtient une diversité et une multiplicité de coloris sans précédent. De là, l'atmosphère rare de son orchestration et ces nuances tonales si subtiles, qui par moments semblent embrasser des émotions flottant à l'extrême limite du sensible.

LEIGH HENRY.

* * *

(Traduit de l'anglais par L. B. avec l'autorisation de *The Egoist*).

Dans le prochain numéro, Jean Cocteau commencera une série d'études sur la jeune musique française.

Mémoires d'un Marin.

A Madame Jeanne Léger.

Hors de la mer — un milliard de petites étoiles mortes. La plage. Le Casino se dresse comme un iceberg. La neige tombe sur les tables des restaurants de nuit. Autour du tapis vert, des poissons à figure d'homme attendent l'arrivée de l'hippocampe vainqueur. Ils ont jeté devant eux tout leur honneur et toute leur vie. Pile ou Face. Ils ont réellement un cœur d'or. Un disque brillant et lumineux serré dans leur poitrine rouge en cuir de Russie.

Le sable est discret. Je ne saurai pas si ce sont des sirènes ou des femmes qui sont passées par ici. La neige recouvre la mer. Les clochers relient la steppe et le ciel. Voici des femmes en robe blanche et des aurores boréales qui nous apportent des bijoux. Les escarboucles du monde polaire sortent des vitrines de glace. Tu portes au petit doigt toute la blancheur des bagnes sibériens. C'est un diamant aux méridiens innombrables comme les prisonniers de neige sombre. L'hermine traverse les ruisseaux sans tacher sa fourrure. Une goutte de lait sort de la mamelle noire de la souffrance. C'est toi.

Qui êtes-vous ? Comment voulez-vous que je vous reconnaisse ? Regardez mes écailles. Mes petites amies frileuses du Pacifique sont endormies entre les bras des navigateurs. Perruque de lumière — une tête dorée sur les flots. Le Paradis est une île lointaine où nous irons plus tard. Hawaï, Marquises, Pâques...

Mon âme est tatouée de souvenirs. Tout en bas, au sud, dans les caves de la terre, j'ai rampé comme un boa. J'avais peur de tomber de la mappemonde. J'ai vu les salamandres de la Terre de Feu. Vous rappelez-vous le soir, rue de la Gaité des seringues vous piquent. La lumière coule dans vos veines. Mes mains invisibles et douces changent la forme de votre cœur. Boule de neige rougie, roule dans les bars de Montparnasse. Bowling sentimental. A la rotonde, les formes et les couleurs remuent comme aux devantures des fruiteries.

La mer — souple et creuse — avec ses trappes et ses toboggans — je l'ai retrouvée boulevard Saint-Jacques. Les balançoires américaines imitaient les vagues pendant que les navires illuminés disparaissaient tour à tour au son des hymnes funèbres.

Adieu. La mort est une surface solide. Parmi tous les reflets du monde, elle seule garde sa pureté. Tangible, simple et froide, elle est — *pour nous, vivants*, la Vérité. Après, encore les aventures.

Reviens. Tu as assez roulé dans les sanglots du monde. Tu es dans ta chambre après le passage des bêtes pneumatiques — vide comme la mer — toi-même.

GEORGES GABORY.

Octobre 1919.

ÉDITIONS D'ART
SAVOIR VIVRE

86, RUE DE L'AQUEDUC, 86, PARIS

se propose de publier avec le souci le plus constant de la présentation typographique, des ouvrages choisis de littérature et d'art. Désireux de continuer la tradition des grands imprimeurs de la Renaissance, la firme SAVOIR VIVRE, s'efforcera de grouper les plus valeureux artisans du livre contemporain : usant de quelques données nouvelles et respectant la leçon de ses prédécesseurs, elle compte aider à l'établissement d'une œuvre typique et propre à notre époque.

SONT MIS EN VENTE :

LOUIS BAGNAN : *I maiolé*, plaquette luxueuse de 60 pages, décorée en noir et or. Tirage limité. Fr. 7,50

PHILÉAS LEBESGUE : *Le Char de Djaggernath*, recueil de poèmes, orné de bois gravés par Henry Chapront. Fr. 3.—

PARAITRONT SUCCESSIVEMENT :

FLORENT FELS : *Anthologie philosophique* : Tome I. Des origines à François Bacon, un fort volume. Fr. 5,—

LAURENT TAILHADE : *Les Livres et les Hommes*. Tome II. Recueil d'une trentaine d'études littéraires. Fr. 5,—

LÉO VAN RIEL : *Beethoven*. Une plaquette comprenant une esquisse biographie et une introduction aux sonates.

MAURICE BUTY : *L'autre Croisade*. Un album de grand luxe, comprenant 12 planches. 300 Exemplaires sur Hollande et Japon. En souscription Fr. 100,— et 150,—

ÉCOLE SOCIALISTE MARXISTE

Siège social : 18, rue Feydeau, Paris (2^e)

Enseignement de la doctrine marxiste. Étude des problèmes sociologiques, philosophiques, syndicalistes, féministes et économiques modernes. Histoire du socialisme. Recherche des valeurs nouvelles des doctrines communistes, bolchevistes, maximalistes, etc. par les orateurs et les professeurs les plus compétents du Parti Socialiste international.

ORATEURS INSCRITS POUR L'ANNÉE 1919-1920

RAPPOPORT
MARCEL SEMBAT
LÉON BLUM
MARCEL CACHIN
CHARLES GIDE
VERFEUIL
DOCTEUR OGUSE
PAUL LOUIS
VICTOR BASCH
CHAUVELON

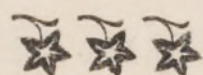
LONGUET
LORiot
GEORGES PIOCH
PAUL FAURE
DELÉPINE
PEVET
AMÉDÉE DUNOIS
MARIANE RAUZE
FROSSARD
H. DIGOIN

Les cours de l'École ont lieu tous les Dimanches à 10 heures du matin, et en semaine trois fois par mois. Lire les communiqués dans les journaux.

Pour les adhésions, renseignements, dons et souscriptions écrire à l'administrateur : FELSEMBERG, ancien directeur des Finances de la Ville de Lille, 18, rue Feydeau, Paris (2^e).

L'ART LIBRE

REVUE INTERNATIONALE DU
MOUVEMENT DES IDÉES



Paraît tous les 15 jours en
fascicules gr. in-4°, de 12 pages
sur 2 colonnes.

Revue de critique, des hommes
et des œuvres et des idées

L'ART LIBRE

réunit l'élite de l'Europe
occidentale parmi ses
collaborateurs



Aux sommaires des douze
premiers numéros on lit les
noms de ROMAIN ROLLAND,
HENRI BARBUSSE, GEORGES
DUHAMEL, ELIE FAURE, DOU-
GLAS GOLDRING, HERBERT READ,
etc. etc.

Abonnement provisoire (Mai-Décembre 1919)

BELGIQUE : 7 francs

ÉTRANGER : 8 francs

Bruxelles, 31, Avenue de la Cascade

LES LIVRES COUTENT CHER. IL FAUT LES BIEN CHOISIR

A cet effet, lisez :

LE CARNET CRITIQUE

REVUE EXCLUSIVEMENT CRITIQUE

(Littérature, Philosophie, Histoire, Théâtre, Arts plastiques, Musique)

Directeur : M. Gaston RIBIÈRE-CARCY

GUIDE DES LIVRES NOUVEAUX

Spécimen : 0.60

208, rue de la Convention. — PARIS XV^e

Impartial, **Le Carnet Critique** signale à l'attention du public les ouvrages les plus intéressants, de quelque tendance soient-ils.

Collaborent ou ont collaboré au *Carnet Critique*: MM. Henri Barbusse, Jean de Bonnefon, J. Ernest-Charles, Victor-Émile Michelet, Charles Saunier, Edouard Schuré, Laurent Tailhade, Albert Thibaudet, etc.

ABONNEMENTS :

FRANCE	{	Un an	12.— fr.	ÉTRANGER	{	Un an	15.— fr.
		Six mois	6.50 »			Six mois	8.— »
		Trois mois	3.50 »				

L'abonnement au CARNET CRITIQUE se trouve plus que remboursé par le prêt trimestriel et gratuit d'un ouvrage nouveau au choix de l'abonné.

Il faut mettre à la portée du public toutes les œuvres nouvelles.

La Bibliothèque du Carnet Critique

*répond à ce besoin en prêtant ses livres (France et Étranger)
à des conditions exceptionnellement avantageuses.*

ABONNEMENTS :

	(1 ^{re} SÉRIE)	(2 ^e SÉRIE)	(3 ^e SÉRIE)	(4 ^e SÉRIE)
Prêt de	1 livre par mois	2 livres par mois	3 livres par mois	4 livres par mois
Pendant 1 an	10 francs	18 francs	25 francs	31 francs
Pendant 6 mois	6 »	10 »	13 »	16 »
Pendant 3 mois	3 50	6 »	7 50	9 »

Catalogue gratuit avec note explicative.

LE TEMPS EST PRÉCIEUX : Il faut éviter au public les recherches inutiles et la multiplicité des opérations.

La Librairie du Carnet Critique

canalise les opérations. — Elle se charge de tous ordres d'achat de livres ou d'abonnement aux périodiques à des conditions uniques.

DEMANDER SPÉCIALEMENT SA NOTICE GRATUITE.

NOTA. — Tous les abonnés ou correspondants du *Carnet Critique* reçoivent gratuitement le **Bulletin Bibliographique** trimestriel de sa *Librairie*. Ce bulletin comprend toutes les nouveautés parues dans le courant du trimestre écoulé.



IMPR. J.-E. BUSCHMANN
ANVERS

PRIX : **5** Francs